

MARCEL PROUST

LES « SOIXANTE-QUINZE FEUILLETS »

TRANSCRIPTION DIPLOMATIQUE

d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France
département des Manuscrits (NAF 29020)

établie par Nathalie Mauriac Dyer et Bertrand Marchal
(2021)

Lien vers le catalogue Archives et manuscrits de la BnF :
<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc125147g>

Lien vers le manuscrit numérisé sur Gallica :
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52524467g/f1.item>

La transcription courante des « soixante-quinze feuillets » qu'on trouve dans l'édition imprimée (éd. Nathalie Mauriac Dyer, préface de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, 2021) a été établie à partir de la transcription qui suit, mise en page par Nathalie Mauriac Dyer.

Cette transcription est diplomatique, c'est-à-dire fidèle page par page à la topographie de l'écriture. Elle restitue l'ensemble des ratures et ajouts de Proust. Les dessins des f. 36, 39 et 43 ont été intégrés par Pyra Wise (ITEM-CNRS), que nous remercions. Les folios vierges ne sont pas représentés.

Le protocole qui a été adopté pour réaliser cette transcription diplomatique est celui de la collection des « Cahiers 1 à 75 de la Bibliothèque nationale de France »¹.

Pour faciliter le repérage du lecteur, nous avons conservé la division éditoriale en six « chapitres », dont les titres ne sont pas de Proust.

PROTOCOLE DE TRANSCRIPTION DIPLOMATIQUE

L'unité de transcription est le folio, recto ou verso. Le passage à la ligne est respecté. Les ajouts interlinéaires et les additions marginales sont reproduits à leur place. On reproduit les éventuels traits de jonction.

Un caractère plus petit est toujours utilisé dans le cas de modification interlinéaire et d'ajout de lettre(s) dans un mot. On l'utilise également en cas d'addition marginale.

Les passages biffés sont reproduits sous biffure. Si, dans un passage biffé, un ou plusieurs mots avaient été préalablement biffés, ils figurent sous un trait de double biffure. Quand les traits de biffure adoptent la forme de hachures, ils sont reproduits de manière schématique.

Les surcharges peuvent être analysées comme une biffure suivie d'un ajout. Elles sont donc transcrites de la manière suivante : la partie du mot qui a fait l'objet d'une surcharge est biffée, avant un trait oblique suivi dans un caractère plus petit de la version ultérieure. Cependant :

- lorsque la surcharge touche un mot inachevé, on ne donne pas la version ultérieure dans un caractère plus petit.
- lorsque seule la première lettre d'un mot est surchargée, ce mot est entièrement biffé, et suivi de la version ultérieure.
- dans le cas d'apostrophe surchargée, on omet le trait oblique séparant l'apostrophe biffée de la version ultérieure.
- un signe de ponctuation ou de renvoi surchargé est suivi, sans être biffé, d'un trait oblique et de la version ultérieure.

Dans le cas où un mot surchargé se trouve ensuite biffé, l'élément surchargé recevra une double biffure, sauf s'il s'agit d'une apostrophe.

Les abréviations sont respectées (« 1^{er} » pour « premier », « M^e » pour « Mme », « g^d » pour « grand », « q. q. » pour « quelque », « t^t » pour « tout », etc.), ainsi que les anciens usages orthographiques (« peut-être » pour « peut-êtr », « grand'mère » pour « grand-mère ») et les habitudes de Proust (omission du trait d'union, locutions en un mot comme « parce que », etc.).

On laisse subsister les incorrections en tout genre : fautes d'orthographe, irrégularités de ponctuation, mots omis, etc. En ce qui concerne les accents toutefois, on les restitue en cas d'omission et on revient à l'usage dans les cas douteux.

Les mots de lecture conjecturale sont suivis d'un astérisque, sauf s'il s'agit de quelques lettres isolées et biffées.

Les interventions de l'éditeur figurent entre crochets droits.

¹ Brepols Publishers & Bibliothèque nationale de France, 2008-. Cette collection est publiée sous la direction de Nathalie Mauriac Dyer ; le comité éditorial est composé de Bernard Brun †, Antoine Compagnon, Pierre-Louis Rey et Kazuyoshi Yoshikawa.

MARCEL PROUST

LES « SOIXANTE-QUINZE FEUILLETS »

TRANSCRIPTION DIPLOMATIQUE

[Une soirée à la campagne]

Mes parents

^{s'}
~~Mes Tout Mes parents étaient rentrés retirés sous la~~

On avait rentré les précieux fauteuils d'osier sous la vérandah car il commençait à tomber quelques gouttes de pluie et mes parents après avoir lutté une seconde sur les chaises de fer étaient revenus s'asseoir à l'abri. Mais ma grand'mère ses cheveux grisonnants au vent, continuait sa promenade rapide et solitaire dans les allées parcequ'elle trouvait qu'on est à la campagne pour être à l'air et que c'est une pitié de ne pas en profiter. ~~Elle allait d'ailleurs elle croyait tout ce qui vient de la nature est sain~~ Elle La tête levée, la bouche aspirant le vent qui soufflait et qui lui faisait dire qu'« enfin on respirait », elle accélérail sa marche, ~~semblait~~ et paraissait ne pas sentir la pluie qui la commençait à la transpercer ni les railleries de mon grand oncle qui de la vérandah criait : « C'est agréable la pluie Adèle ; c'est bon n'est-ce pas. Ça fait du bien à ta robe neuve (ceci était pour tâcher de s'attirer l'alliance de son/mon grand père ^{lâchement} ~~ma~~ qui ne broncha pas) C'est drôle tout ^{se contenta de hocher tristement la tête} de même qu'elle ne soit jamais comme tout le monde. » Il le disait parcequ'il le pensait. Mais il le disait aussi parce que comme elle n'était jamais comme lui, et que peut-être dans un fond de sa conscience qu'il ne s'avouait pas il n'était pas absolument sûr d'avoir toujours raison, il n'était pas fâché de mettre avec lui « tout le monde ». ~~Bientôt ma grand mère La pluie se calma, la grand mère prit fin et elle revint s'asseoir mais dehors sur une chaise avec nous mais hors de la vérandah.~~ Comme le jardin n'était pas très grand, le moment où ma grand'mère n'était jamais très longtemps sans repasser près de nous. Dès que je la voyais déboucher de l'allée de traverse je commençais à trembler, car je sentais qu'on allait l'interpeller, lui dire des choses désagréables qui me fendaient le cœur et j'avais même peur que mon grand père ne la forçât à rentrer ; ^{dans ces moments là j'aurais voulu tuer tout le monde pour la venger} ~~dans ces moments là j~~ elle ne répondait aux railleries que par le bon sourire affectueux d'une personne qui ne connut jamais des ^{que} sentiments d'amour, de dévouement. Le seul sentiment hostile qu'elle éprouvait était l'indi ^{parfois} et je n'y tenant plus je me précipitais sur elle en étouff ~~en sanglot~~ et je l'embrassais éperdument pour la consoler et lui prouver qu'au moins quelqu'un la comprenait, puis je me sauvais aux cabinets qui étaient mon seul refuge à cette époque et j'y donnais libre cours à mes sanglots. Mais ma grand mère

ne répondait jamais aux railleries que par ce beau sourire affectueux qui avait l'air de prendre part aux moqueries des autres contre elle-même car elle n'en a jamais voulu à personne, elle n'a jamais eu d'autres sentiments que ceux de l'amour, du dévouement absolu aux autres. Le seul sentiment hostile qu'elle ait éprouvé et qu'elle éprouvait constamment c'était l'indignation, mais ~~jamais d'ailleurs les seuls si tout ce qu'on entrepren~~ la seule personne en faveur de qui elle ne s'indignait jamais c'était elle-même. ~~On aurait pu la on aurait dès qu'il s'agissait~~ Il semblait qu'en venant au monde elle eût fait le sacrifice de sa personne et de sa vie, tant elle était dénuée d'amour propre, d'amour de soi, d'intérêt. Et on aurait pu la' ~~tuer sa et la tuer~~ ^{martyriser, arrêter, emprisonner} injustement, la condamner à mort, sans ~~lui a~~ exciter en elle cette indignation dont elle tremblait quand mon père par faiblesse me laissait manger un éclair au café, ou me permettait de rester au salon une heure plus tard que d'habitude. ~~La pluie ayant pris fin presque au même moment que sa promenade ce furent de nouvelles rail~~. Sa promenade avait pris fin et la pluie aussi, elle était revenue s'asseoir avec nous mais naturellement hors de la vérandah./, ~~El et regardait le jardin avec un s avec une expression d'indifférence sans mot dire. Mais mon oncle sentait dans son silence la désapprobation. Elle était horriblement~~ Bien qu'elle n'eût fait que quelques pas et que les allées n'eussent pas eu le temps d'être encore bien détrempées elle ~~était~~ ^{avait} horriblement crottée/é, ^{sa jupe prune} car les ^{que} jambes des personnes qui sont douées d'une ^{il est à remarquer} âme élevée imagination ardente, d'un esprit élevé et ~~d'un cœur exempt d'égoïsme~~ sans contrepoids d'amour propre, ne cessent pas tandis qu'elles se promènent en agitant mille pensées, de ramasser ^{un instant} toute la boue des chemins et même semble-t-il plus encore, de la faire ~~glisser le~~ ^{remonter} rapidement le long des jupes, de les/a frotter de manière à l'étaler convenablement sur une assez large étendue et d'en éclabousser les parties ^{de la robe ou du pantalon} ~~plus~~ éloignées pour être gagnées directement par l'alluvion. ^{trop} Elle regardait le jardin et probablement ~~sans penser à mal. Mais dans son silence mon oncle devinait perpétuellement la désapprobation qu'il avait encourue depuis qu'il avait~~ Ma grand'mère regardait le jardin sans rien dire et sans doute elle pensait à tout autre chose, mais mon oncle qui

savait qu'elle ~~disait~~ ^{blâmait} vivement la manière dont ~~l~~ son nouveau
jardinier avait tout transformé, ~~croit~~ ^{incriminait} jusqu'à ses silences où il
croyait lire de la désapprobation. « Tu ne trouves pas le jardin bien./, Adèle,
s'écria-t-il, naturellement, tout ce que nous trouvons bien est mal ».

~~Ma grand mère en tout était pour la nature, la simplicité, tout ce qui~~
~~élève et fortifie. Elle détestait~~ ^{nourrit} ~~aimait les montagnes, le bord de la mer, les~~
~~jardins qui imitent la liberté des f.~~ ^{le nouveau jardinier} ~~Il est certain que depuis qu'on avait~~ ^{qui}
~~émondé les arbres des branches dans lesquelles elle s'accrochait tous les jours mais où elle~~ ^{le jour où on avait émondé}
~~croyait retrouver la liberté de la nature, depuis qu'on avait tracé des~~ ^{depuis que le nouveau jardinier} ~~pelouses/e~~
~~« tracée « au cordeau », et dessinée une croix d'honneur en joubarde, depuis enfin que sous~~ ^{qui où on il dessinée} ^{au milieu d'une}
~~prétexte de faire de l'eau de fleur d'oranger, on ne laissait/er pas une fleur sauve~~ ^{le nouveau jardinier avait persuadé à mon oncle de}
~~aux petits orangers de l'entrée, ma tante souffrait autant que depuis qu'on ne~~ ^{le} ^{enlever toutes les fleurs}
~~nous laissait plus les jambes nues, qu'à la ou depuis qu'une nouvelle cuisinière faisait~~ ^{sortir}
~~des plats « déguisés ».~~ ^{cruellement.} Je peux dire qu'elle n'avait jamais tant souffert
depuis le jour où on avait décidé de ne plus nous laisser sortir les jambes nues. Hélas
~~bientôt une nouvelle cuisinière en faisant des plats « déguisés » aussi éloignés de ,~~ ^{l'arrivée d'} ^{qui faisait}
~~puis d'une maîtresse de piano qui faisait des mouvements~~ ^{pour nous} ~~faisait des mouvements~~
en jouant et, par sentiment, ne jouait pas les mains ensemble, devait lui préparer d'
d'autres soucis. « Je te dis que c'est une pitié disait elle à ma mère. Elle nous
conduisait tous les ans au bord de la mer et là son empire redevenant absolu elle
pouvait appliquer ses théories nous faisait vivre à sa guise. Elle aurait mieux aimé,
si c'était les prix étaient trop élevés, ne nous louer que des mansardes, mais il
fallait que ce fût sur la plage. Un pa Elle n'aurait pas voulu d'un palais dans
la ville, n'aurait même pas pris le temps d'aller le visiter, pour ne pas perdre une
heure de bon air. Les gens qui vont faire des promenades en voiture, qui font restent
chez eux, qui vont au casino lui inspiraient une pitié profonde. Nous partions
le matin au bord de l'a ~~eau~~ mer, elle installait son pliant ~~en~~ au bord de la vague
et descendait et remontait avec la mer pendant que nous jouions sur le sable
On avait juste le temps d'aller déjeuner, et on laissait les plants qui nous étaient
régulièrement enlevés par la mer ou par des passants. Pour le jour du départ elle
trouvait trop malheureux de ne pas profiter pour nous faire voir quelque site
célèbre, quelque monument ~~qui dans~~ ^{dont} sa beauté simple et grande rivalisât avec celle
de la nature, sur la route. Alors au lieu de prendre le train ~~tout de~~ ^a l'endroit où
nous étions, on partait à cinq heures du matin ~~de~~ en diligence, on s'éloignait
de vingt lieues, on n'arrivait à voir ni la cathédrale, ni à attraper la « corres[p]ondance »]

avec le train et nous restions en panne, sans pouvoir prévenir nos parents affolés. Je me mettais généralement au lit en arrivant pour quinze jours. Pendant le séjour elle envoyait ^{elle-même} de nos nouvelles à nos parents parce que ç'aurait été un crime de nous faire perdre une heure d'air à écrire. Mais ~~comme elle~~ ses lettres étaient illisibles. « Tu viendras me lire tes lettres au retour » lui disait tous les ans mon oncle quand elle partait en voyage. Et puis comme elle était spirituelle, ~~peu~~ lettrée, et trouvait que par prudence il ne faut jamais mettre de noms propres dans les lettres elle ne parlait de tout que par allusions, figures, énigmes, personne ne comprenait de qui elle voulait parler et si plus tard on lui demandait des explications, elle avait beau chercher, elle ne pouvait absolument plus se rappeler ce qu'elle ^{avait} ~~voulait~~/u dire./, ou de qui elle avait voulu parler. D'ailleurs cela n'avait aucune importance parcequ'elle oubliait toujours de mettre l'adresse et ses lettres tombaient toujours au rebut. ~~Quand~~

J'en ai retrouvé ~~quelques-unes~~ pieusement gardées par sa fille après sa mort, quelques unes de celles qui étaient pourtant arrivées à destination et qui ~~plus~~ ^{non} ~~et~~ par une moins rare bonne fortune étaient lisibles et compréhensibles. Elles ^{à peu près} sont toutes malgré cela conçues dans ce style conventionnel qui en rend la lecture assez difficile. En voici une au hasard

« Ma fille
Tiré hier Durandal Hollandais volant avec ^{viens} ~~Je~~ vous ennue^{ye}/~~ye~~/ie Madame ». Ah ! la folle, la folle, la folle. Nous avons été interrompus par vilain doc et ma mère ^{Ce Machut.} vous êtes la reine du bal. Il a décrété que les enfants étaient anémiques. Je l'ai regardé de ^{quarante} ~~trente~~ siècles mais vous auriez su mieux que moi ce qu'il fallait répondre, hélas ~~mon orthographe est à Arpaion~~ ^{je suis à Etampes}. Je vous envoie deux ou trois petits Pends toi Sévigné qui valent leur pesant d'or. ~~Gardez surtout~~ ^{Avez-vous reçu} les hirondelles des Myroti.

~~Je commence par~~

~~Voici ce que~~ j'ai pu arriver à presque tout reconstituer. « Tirer Durandal » signifiait ^{A vingt ans de distance} ~~entre nous se mettre en colère~~ par allusion à la ~~Chanson de Roland~~ Durandal l'épée de Roland dans la Chanson de Roland, se mettre en colère, prendre fait et cause pour quelqu'un. Le hollandais volant, ~~tit~~ sous titre du Vaisseau Fantôme de Wagner était le surnom que nous donnions à un ~~M~~^r banquier hollandais mélomane que nous croyions fort voleur. Ma ^{tante} ~~ed~~ ^{me} prenait souvent sa défense. Et évidemment elle l'avait prise contre : « je viens vous ennuyer Madame », assommante personne que nous avions connu au bord de la mer et qui chaque fois que ma tante causait avec nous, ou lisait un livre intéressant venait s'installer en disant régulièrement : « Je viens vous déranger Madame ». ~~Elle at~~ sans attendre une protestation qui d'ailleurs ne venait pas, s'installait. Elle n'avait pas

le sens commun et faisait à ma tante des confidences ridicules sur son ménage. C'est à quelque ~~conf~~ confidence de ce genre que ma tante doit faire allusion en citant ces mots de ~~de/u/e~~ P^A M Sganarelle dans l'Amour Médecin : « Ah ! la folle, la folle ! » ~~Vilain~~ Elles avaient été interrompues par « vilain doc » médecin peu sérieux, à qui mon oncle qui ne se gênait pas appliquait, en sa propre présence, les mots de Labiche dans la Poudre aux yeux « Vilain docteur qui ne voulez pas être de l'Académie ! » car il ne croyait qu'aux médecins « ~~faculté~~^{agrégé}, hôpitaux » et était plein d'ironie pour les autres. ~~Les Ma mère vous êtes la Reine du~~ « Ma mère vous êtes la Reine du bal » avait été dit naïvement à sa mère, ~~fort laide d'ailleurs,~~^{propre} dans un bal, par un jeune crétin à qui le surnom était resté. On nous citait souvent son exemple pour nous montrer qu'il ne fallait pas faire de compliments aux siens, ni croire trop facilement les compliments qu'on ~~leur~~ nous fait d'eux. Très tard, quand je faisais un compliment à Maman elle me répondait en ~~riant~~^{se moquant de moi} « Ma mère vous êtes la reine du bal ». J'ai dit que Vilain doc » était une allusion à la Poudre aux yeux de Labiche. Ses pièces étaient à ce moment là fort à la mode car les deux phrases suivantes sont encore des allusions à ses pièces. Ce Machut, à la g/Grammaire « Ce Machut il vous regarde une vache dans l'œil ». . et sait de suite ce qu'elle a, et à la Grammaire également : « Je/Comment pourrais je être à Étampes pendant que mon orthographe serait à Arpajon ». Ici « mon orthographe » est ma mère, plus au courant de nos santés. ~~Qu~~ Nos quarante siècles est une allusion naturellement à la phrase de Napoléon « Songez que ~~de/u~~^{haut de} ces pyramides quarante siècles vous contemplent ». ~~Quant~~ « Pends toi Sévigné » voulait dire des lettres mal tournées (car elle ~~pr~~ appréciait toutes celles qu'elle recevait, non du point de vue d'une étroite correction, mais de l'élévation des sentiments, de la simplicité du style, ~~ete~~ de l'élégance de l'écriture etc) à cause de cette exclamation arrachée à un ~~père~~^{monsieur} stupide que nous connaissons par les lettres non moins stupides de sa fille « Ah ! pendes toi Sévigné ! » Quant à hirondelle de Myroti ~~que ma~~ c'est certainement hirondelles demi-rôties, car ma grand'mère était coutumière d'écrire par distraction un mot tout de travers. Mais que ~~peuvent~~^{ouvaient} être ces hirondelles demi-rôties. Je me suis épuisé à le chercher. Et hélas les dernières personnes sont mortes qui auraient peut-être pu me fournir quelque éclaircissement à cet égard.

Je crois que j'ai laissé mon oncle disant à ma grand'mère : « Hé bien Adèle le jardin ne te plaît pas » Mais après avoir ainsi montré qu'il ne fuyait pas la discussion il préféra l'éviter en disant allons rentrons, et après avoir poussé les petits bancs sous les

chaises pour ~~ne~~ qu'on ne pût « s'y prendre les pieds », on passa au salon, comme il y avait encore une grande heure avant le dîner. Malheureusement, comme ce soir là mon oncle ~~attendait~~ ^{le vicomte et la vicomtesse de Bretteville} avait invité un couple de ses amis dont il était très fier et à qui il brûlait de faire admirer sa maison, ses neveux, sa belle sœur etc (et ~~à~~ il ne désirait pas moins nous faire admirer M. et M^e de Bretteville), le jardinier, qui savait plaire à mon oncle par ces petites attentions et lui faire plus facilement fermer les yeux sur le dépouillement de son jardin dont il vendait les plus belles fleurs, avait mis des bouquets dans tous les vases. Or la façon dont le jardinier faisait les bouquets que ma ~~g~~ ^{tante} ~~naturellement~~ ^{grand'mère} aimait « naturels » jetés, vastes, libres, avait été le ~~le~~ ^{dernièrement} sujet d'une des plus orageuses discussions entre elle et mon oncle. Elle avait déclaré qu'il ne savait pas faire un bouquet « Je ne suis pas jardinier et pourtant si on me laissait faire »./, comme elle disait je ne suis pas professeur de piano mais je sais bien qu'il ne faut pas faire ces petits effets prétentieux de diminuendo en jouant la polonaise de Chopin, je ne suis pas médecin ~~et~~ mais je sais bien que la flanelle et les sucreries ne peuvent faire que du mal aux enfants. La vue des bouquets tout en faisant plaisir à mon oncle qui pensa aussitôt qu'ils donneraient une bonne idée du luxe de la maison aux Bretteville l'irrita en lui rappelant la discussion et lui fit craindre qu'elle ne reprît. Il n'avait pas tort ^{récente} car à leur vue ma grand'mère ~~ne~~ qui pourtant s'était juré de ne plus jamais laissé paraître sa manière de penser, ne put se contenir et d'un geste rapide tira une rose pour lui donner une pose plus négligée et lui faire dominer le bouquet, mais le vase qui n'était probablement bien d'aplomb vint avec la rose, l'eau se répandit sur le tapis ~~et mon oncle~~ ~~hors de lui à la pensée des Bretteville, sortit monta s'habiller en claquant les portes.~~ Ma grand mère s'excusa mais en riant, en disant que si vases et bouquets étaient détruits ce ne serait pas un si grand malheur ce qui exaspérait mon oncle. Puis on apporta les lampes. Tous les soirs leur vue me ~~serrait le cœur~~ et le bruit des rideaux qu'on fermait aussitôt après me serrait le cœur. Car je sentais dans quelques heures viendrait l'affreux moment où il fallait dire bonsoir à Maman, sentir la vie m'abandonner au moment où je la quittais pour monter dans ma chambre, et ensuite souffrir ce qu'on ne saura jamais, dans ma chambre, d'où j'entendais le bruit d'en bas, jusqu'au moment où je parvenais à m'endormir. Quand j'y parvenais. Je

~~commençais~~. Dès l'arrivée des lampes je ne pouvais plus penser à autre chose, et
 je restais immobile, dans ma chaise, l'œil fixe, ne sentant pas encore s'élever l'angoisse
 affreuse, mais triste et brisé en pensant que peu de temps m'en séparait, n'ayant plus
 de bonheur devant moi. Ma grand mère seule ne monta^{ne voulut pas} /er pas s'habiller car on ne s'habille
 pas à la campagne. ~~Mon oncle~~ Quand mon oncle en redescendant vit qu'elle était restée
 en robe de jardin il eut un mouvement de fureur en pensant à Bretteville et murmura
 quelquechose que je n'entendis pas bien mais je crois bien que ce fut « la rosse ». Il était bien
 décidé d'ailleurs à la faire passer pour folle aux yeux de l'invité. ~~Je devais aller me~~
~~coucher avant~~. Ce soir là mon supplice était plus grand que d'habitude parce que ~~je devais~~
~~dire~~ ^{comme} je ne devais pas dîner à table je devais dire bonsoir à ~~mon oncle~~* Maman
 avant qu'elle aille dîner, et monter me coucher à 8 h 1/2 p/comme d'habitude
 pendant qu'elle serait encore à dîner. J'avais déjà bien de la peine tous les jours en
~~important~~ ^{toute} remplissant ma pensée du baiser que je venais de donner à Maman, de me
 calmer de cette douceur pour vite me mettre au lit, croire que j'avais encore ~~ma~~/sa
 joue sous ma lèvre et m'endormir avant que l'angoisse de ma séparation d'avec elle
 m'eût repris. Et hélas je n'y parvenais pas. ~~Une heure avant la~~ La demie heure
 qui précédait la minute fatale, j'étais comme un condamné. Par moments suppliant
 je demandais quelques minutes de grâce, j'implorais du regard, mon oncle, mon
 g^d père, chacun se mêlait de donner un conseil, que huit heures 1/2 c'est déjà tard
 pour un enfant, sans savoir les coups qu'ils me portaient. Puis les dernières minutes
 arrivaient, je ne savais plus ce qu'on disait, je regardais silencieusement Maman,
~~je cherchais du regard la place où je l'embrasser~~ son beau visage si doux, et si
 cruel de ne pas vouloir (mais pouvais-je même concevoir une telle vie !) ôter de la
 vie de son petit ce supplice, j'y cherchais des yeux la place où je l'embrasserais, je
 je tâchais de faire ~~le vide~~ ^{toute} de ma pensée tout ce qui ne serait pas la sensation de cette
^{de vider de} place, pour ~~pouvoir sentir dans sa plénitude lui que rien de mon esprit ne perde à~~
~~ce moment~~ que mes yeux en conçoivent bien la couleur et le rapport avec l'essence
 de son visage, que mon esprit ~~en~~ reçoive bien directement la notion de sa saveur
 au moment où mes lèvres le toucheraient, et qu'enfin j'~~emporte~~
 précieux, ~~ce bais que je posais~~, unique, car on ne me laissait pas l'embrasser
 plusieurs fois, trouvant que c'était ridicule, je puisse bien en garder le souvenir
 entier, mieux la présence prolongée dans mon esprit de façon à pouvoir dans ma
 chambre quand je commencerais à haleter de me sentir seul et séparé d'elle
 en ouvrir le souvenir intact et gardé mon intelligence à sa portée comme

une hostie où je trouverais sa chair et son sang, ~~comme un de ces cachets où~~
~~que nous n'avons qu'à rompre et à porter à nos lèvres pour y trouver~~ ou plutôt
c'était à une des ~~ees~~ ~~me~~ modernes hosties de la science qu'il ressemblait plutôt ce
souvenir de sa joue, car je ~~n'avais q~~ le rompais et le portais à mes lèvres pour qu'elles
crussent retrouver la douceur de sa joue et comme un cachet de narcotique j'y
trouvais le sommeil. Aussi je tâchais toujours d'attirer Maman dans une autre pièce
(ah ! si je pouvais obtenir qu'elle monte me dire bonsoir dans ma chambre, quand
je serais couché, ~~quand je~~ alors que je garderais son baiser comme un sceau ineffa-
çable qui fermerait mon cœur aux vaines angoisses. Ah ! alors le bruit de son
pas qui entrait dans ma chambre, presque redouté, car ~~il~~ il annonçait après
son entrée si brève, le bruit de sa robe s'en allant vers la porte, une fois
refermée je ne pourrais plus l'embrasser. Quelquefois je la rappelais : « Maman
Maman » ~~encore une fois, mais elle~~ mais je l'osais bien rarement, car elle que
cette nervosité désolait prenait une figure irritée, et alors toute la douceur
du baiser était évanouie c'était l'anxiété atroce qu'elle me laissait.

~~Har~~ Quelquefois je ~~n'avais pas le courage~~ après avoir hésité à la rappeler en entendant
son pas qui descendait les premières marches de l'escalier et que bientôt elle
serait redescendue au jardin d'un bond je la rattrapais sur l'escalier.

Presque avec violence je l'adjurais de ne pas être fâchée. Mais ~~quelquefois resté~~
~~seul dans mon lit je ne pouvais m'endormir. Souvent quand je lui avais dit adieu~~
ce soir là être obligé de lui dire adieu une ½ heure avant de me coucher. J'
avais tout essayé j'avais ~~tant~~ supplié elle, osé demander à Papa, écrit un petit
mot à ma grand mère, je m'étais jeté à genoux devant Maman. Cela n'avait servi
à rien. ~~Alors~~ Et je fus surpris par le bruit de la sonnette de la porte, la
sonnette de M. de Bretteville. Ce baiser dont il fallait prolonger la douceur
si longtemps, sans qu'elle se dissipât sous la vérandah, pendant mon dîner, dans
l'escalier, jusqu'à ma chambre, voilà qu'e ~~au lieu~~ je ne pouvais même pas le
lui donner, seul, en concentrant toute ma pensée, comme un maniaque ~~fait~~
concentre son attention en fermant sa porte pour être certain qu'il l'
a fermée et quand il repensera dans quelques minutes apporter comme démenti
à son doute le souvenir entier du moment où il la fermait. Maman m'
embrassa vite je la retenais suppliante, elle me repoussa dans l'inquiétude de
l'ennui que Papa

aurait de ses manifestations, elle son/la robe bleue ^{légère} que où se suspendaient des cordons de paille s'échappa de mes bras, elle me dit : « d'un ton de reproche, plus doux que les reproches d'autrefois pour éviter de me donner de nouvelles angoisses « voyons mon chéri », mon père à ce moment se retourna furieux : voyons Jeanne c'est ridicule et je ~~dis~~ ^{pouvait} me sauvai, mais je sentais que mon cœur ne venait/ir avec moi et était resté près de Maman qui ne lui avait pas donné par son baiser habituel licence de la quitter et de m'accompagner. J'essayai de dompter mon angoisse tant que je restai en bas, ~~me~~ m'efforçant de ne pas penser au moment où (il n'y avait plus que dix minutes) où il faudrait monter, ~~mais quand~~ j je m'efforçais de lire quelques lignes d'un livre, de regarder les belles roses, d'écouter un piano qu'on entendait dans la maison à côté, mais rien ne peut pénétrer dans le cœur quand on a trop de chagrin, les plus belles choses restent en dehors. C'est ce qui donne aux personnes inquiètes ce grand regard vide où l'on voit que rien n'entre en elles de ce qu'on leur dit, des choses qu'elles voient, ~~qu'elles~~ des belles choses, ou des choses gaies. Leur âme retournée, leur âme ~~convexe~~ est Regard convexe comme est devenue leur âme, tendant sa préoccupation vers le dehors et n'en laissant rien pénétrer en soi. Mais quand J'avais beau ~~ne~~ ne pas vouloir anticiper sur ma souffrance j'étais déjà arrivé en pensée dans le vestibule, au pied de cet escalier qui montait à ma chambre et dont chaque marche ne m'aurait pas été plus cruelle à monter que si ~~ç'avait été~~ et s'il avait conduit à la guillotine. Et quand il fallut en effet sur le coup de huit heures et 1/2 tourner la porte quadrillée de bois vert, sentir cet odeur de vernis de l'escalier et des lattes qui y étaient appendues et qui ~~était~~ ^{amalgamées et imprégnées} chaque soir avec mes ~~mes pensées tristes et amalgame, cette imprégnation qui se fait quand nous dormons entre une sensation douloureuse continue et des pensées qui s'en imprègnent et pourtant ne la traduisent et que nous répétons sans que nous le~~ ^{obscur} ~~essent au réveil, quand on a~~ ^{tient} pensées que nous ne comprenons plus ni même ne saisissons plus au réveil mais qui dans la conscience faible du rêve avaient fait les exprimaient d'une façon plus douloureuse encore que n'aurait fait une traduction claire, une pleine conscience d'elles.

Elle m'en obsédait comme ces démons du rêve qui expriment par ~~des idées~~ la course rapide d'une idée touj[ours]

la même une sensation douloureuse que nous avons alors ; sensation si douloureuse qu'au réveil on a une sorte de soulagement à savoir que cette fleur qu'on voulait à toute force arracher, c'était notre rage de dents, que cette jeune fille qu'on essayait de soulever c'était notre crise d'étouffements. Au moment où ma tristesse m'apparaissait obscure sous l'assaillement de l'odeur de vernis de l'escalier peut-être m'accablait-elle plus cruellement qu'à ~~un~~/aucun autre moment. Et alors commençait ce labyrinthe de marches dont chacune m'éloignait de Maman, et m'approchait de ma prison, du moment où il serait trop tard pour me reprendre, pour revenir une fois encore (chose déjà bien difficile lui redire au revoir) ~~en~~ le labyrinthe de douleurs si affreux que cet escalier que même dans le jour ~~au moment dans les mo~~ ~~me~~ quand la journée n'était même pas à la moitié, où je passerais encore des heures avec Maman, ~~peut-être~~ où peut-être même une bonne odeur de cuisine l'emplissait de la promesse de moments délicieux, si j'avais quelque chose à monter chercher dans ma chambre et à effectuer ~~en pure~~ ce montage d'escalier ~~qui a~~ sans périls, cette rentrée dans ma chambre d'où j'allais ressortir, cette contemplation de mon lit où je n'allais nullement me coucher, si cette montée ~~au~~ ~~supplice~~ de l'escalier ~~éta~~ ne ressemblait pas plus à la montée au supplice du soir que la représentation de la mort dans une drame où nous assistons confortablement dans une loge, ne ressemble à la mort réelle, je ne pouvais le monter sans un vague trouble et j'avais beau ne pas reconnaître sur ces marches paisibles ~~ou~~ blondes de soleil et que je montais et dégringolais, libre, les degrés de ma passion ~~que je ne pourrais~~ sur l'échelle desquels je ne pouvais m'élever le soir sans ~~laisser~~ aller contre « à ^{le soir} contre cœur », ce théâtre ~~quoti~~ de mon supplice de chaque soir gardait ~~encore~~ éveillait encore pour moi le jour une impression douloureuse. ~~J'allumai ma bougie.~~ Tout en allumant ma bougie dans le vestibule j'avais déjà le sentiment que je ne pourrais pas monter, comme quelqu'un qui ~~pre~~ boucle ses dernières malles pour un voyage où il ne peut pas se décider et ~~sait~~ déjà qu'il n'ira pas jusqu'à la gare. Qu'ils sont douloureux les actes _{sent}

de préparation à une action qu'on ~~sait qu'on n'aura~~ n'est pas encore certain d'avoir la force d'accomplir et qui semblent nous rapprocher d'elle et la rendre plus inévitable, gants qu'on boutonne lentement en allant vers la porte ~~en quoi~~ qu'on ne franchira pas, après une scène avec une maîtresse. Mais la bougie allumée, résolument je l'éteignis et allant à pas de loup vers le salon écrivis à Maman une courte lettre suppliante où « pour des raisons que je ne pouvais lui écrire » je lui demandais de venir me parler le dîner fini.

~~Ma vieille bonne consentit à remettre le m~~ Je dis à ma vieille bonne : « Mon Dieu voilà que j'ai oublié de donner à Maman le renseigne-
ment qu'elle avait tant recommandé de lui donner pour le M^r qui dîne ce soir. ~~Elle d~~ Est-ce qu'elle n'a pas encore envoyé dire qu'on me le demande. C'est qu'elle n'y a pas encore pensé. Elle va être très en colère. Faites lui vite remettre ce mot par Auguste sans cela je serais grondé. » Ma vieille bonne méfiante d'abord, alla porter le mot à Auguste qui répondit que pendant le dîner c'était impossible mais qu'~~e~~ après quand on se lèverait pour aller prendre le café au salon il irait le donner à Maman. ~~Du coup je n'avais plus qu'à attendre~~ J'attendis avec délices, ce que j'avais en face de moi ce n'était plus ma chambre, c'était Maman même furieuse. Hélas elle me fit dire qu'il lui était ~~même~~ impossible de venir que je devrais être couché depuis longtemps que je monte vite qu'elle était très mécontente. Je montai, j'entrai dans ma chambre, je ^{construisis} ~~murai~~ moi-même ma prison en fermant mes volets et mes fenêtres qui donnaient sur le jardin où on viendrait peut-être prendre le café tout à l'heure s'il faisait beau, en défaisant ma couverture ~~et préparant mon lit qui~~ ~~qui d~~ ~~qui~~ en ouvrant ce lit qui était la prison dans la prison celle ~~où je pouvais à peine~~ remuer mon corps. Je me tins immobile
juste la place de dans le lit le cœur battant. Tandis qu'à Paris les meubles de ma chambre son[t]

~~baignés par~~ dans l'habitude de mon regard, et mon regard il semblait s'être
 fait une sorte d'harmonie plus/tôt ~~et~~ douce et qui faisait de tout ce que j'y avais
 sous les yeux comme un prolongement de mon regard, presque aussi mien que lui,
 et était
 comme enfermé en moi, dans cette chambre nouvelle (nous n'étions arrivé que
 depuis quelques jours) je me sentais entouré d'étrangers, mon âme n'osait pas détendre.
~~Les formes étaient pour~~ La forme de la pendule, ~~son~~ le bruit de son tic tac,
 l'emplacement des chaises l'odeur ~~de~~/e vétiver, la couleur rouge des rideaux,
 étaient pour ma sensibilité comme une nourriture nouvelle, inassimilable,
 et qui ~~me donnait~~ tandis que^{absorbées par} mes yeux, mon oreille, mes narines, ~~tout en~~ qui
 avaient beau se rétracter les absorberaient tout de même ~~et~~ faisait subir à tout
 mon être comme un véritable empoisonnement moral me donnaient une
 tristesse affreuse. Je' ~~gardais~~ essayais de garder une immobilité indifférente,
 je me répétais sans même comprendre le sens des mots des vers que j'aimais, j'assurais
 mon regard contre la forme blessante de la pendule et ~~les~~/des énormes candélabres
 qui assuraient sur la cheminée avec un aplomb hostile, leur contenance
 multiple, boiteuse et encombrante, je m'efforçais de penser que l'odeur de/u vétiver
 est sans signification douloureuse et à penser à l'odeur du thé que je faisais
 dans ma chambre de Paris l'hiver ; tout en regrettant que cette pendule, une de
 ces personnes ~~contentes~~^{laides} inhabituelles, laides, indifférentes à notre malheur, ~~qui tout~~
 imperturbablement gaies et ne ~~prenant~~^{faisant} pas attention à nous, qui ~~nous~~ en un
 instant ôtent pour nous tout prix à l'existence, ne laissât pas oublier un instant
 son existence en parlant si fort sans arrêter dans la chambre et en ne paraissant
 pas y tenir compte de ma présence, je me répétais que dans huit jours, je le
 savais par expérience tous ces ~~faux~~ démons de la chambre seraient domptés
 et que je n'écouterais plus la pendule elle-même que comme une vieille servante
 qui ne bavarderait que pour moi, et que j'aurais ~~respiré~~ trouvé étrange et
 irrespirable une atmosphère où il n'y eût pas cette petite dose de vétiver,
 et je crois que j'aurais fini par m'endormir si en me levant pour chercher
 un mouchoir je n'avais aperçu ~~fa~~ dans ^{sa} oublié là avec un paquet qui était
 posé* pour Maman le matin ~~la~~ « mantille » qu'elle mettait à Paris sur ses épaules
 les soirs où elle allait dîner en ville. Or comme elle ne disait : « Eugénie

donnez-moi ma mantille que quand elle était prête et arrivée dans
 l'antichambre, c'est à dire après une ^{peu} ~~heure~~ ^{heure} ~~demie~~ heure après l'
 heure pour laquelle elle était invitée, et une heure un quart
 après celle où Papa l'attendait ^{furieux} ~~fiévreux~~ et ~~lui~~ ayant ~~fait~~
 sonné tous les $\frac{1}{4}$ d'heure pour ~~lui~~ dire : « Allez dire à Madame
 qu'il est huit heures, que nous sommes d'une $\frac{1}{2}$ heure en retard »
 la vue de la mantille me rappelait aussitôt l'angoisse avec laquelle
 je voyais Maman se préparer, tremblant de la colère de mon
 père, le priant de ne pas se fâcher et souffrant pour Maman de
 sa précipitation, ayant peur qu'elle ne prît froid, ~~m~~ mourant d'
 envie de pleurer quand j'^e entendais si doucement à Papa : « je
 sais que je suis en retard ». La pensée des chagrins de Maman (que
 Papa rendit toujours la plus heureuse des femmes) me causa une
 peine si profonde que je sentis l'irrésistible besoin de l'
 embrasser pour la consoler, pour me consoler et ~~m~~ sachant
 que ce ne serait plus possible avant demain matin qu'il
 fallait dormir d'abord c'est à dire renoncer à elle, l'oublier,
 mourir à elle, mon cœur commença de battre d'une façon
 intolérable, quand tout d'un coup une joie immense m'envahit,
 risquant tout je venais de prendre la décision de me lever et
 d'attendre Maman quand elle passerait pour aller dans son cabinet
 de toilette. Précisément à ce moment j'entendis la cloche de
 la porte d'entrée, c'était M. de Bretteville qui s'en allait
 je savais que mon père partant de bonne heure le lendemain, mes
 parents ne tarderaient pas à monter, j'ouvris tout doucement ma
 fenêtre, ~~après avoir éteint~~ et j'entendis le bruit des pas de ~~tout~~
 mon oncle et de mon grand père qui avaient accompagné l'invité.

Bientôt j'entendis une vive discussion entre mon oncle et ma grand'mère « Non qu'est-ce que tu veux disait ma grand mère avec une douce fermeté c'est peut-être un excellent homme, il peut avoir beaucoup de plus de chevaux que moi, ~~il n'est pas~~ il n'est pas distingué ».

« Pas distingué ! s'écria mon oncle d'un ton qui faisait comprendre que jusqu'à cette minute M. de Bretteville avait incarné pour lui la suprême distinction, pas distingué ! Mais je te dis répéta-t-il avec rage qu'à Bretteville l'Orgueilleuse tout lui appartient qu'il a dans sa propriété deux villages, un lac, une église, une caserne. Une caserne ! »

« Tout cela n'a rien à voir avec la distinction répondit ma grand mère. Un homme qui dit : « Ce n'est pas le pérou n'est pas distingué ». Mais Auguste

(le valet de chambre) est cent fois plus distingué que lui. ~~La pensée d'avoir~~ ^{être} ~~c'était~~ ^{Mon oncle ne sentit pas à ce moment tout ce qu'avait de flatteur la pensée d'être servi} ~~servi~~ par un valet de chambre plus distingué que M. de Bretteville fut à ce moment indi

et au paroxysme de la rage il s'écria : « Ma parole elle est folle. » ~~Jamais je ne~~ Mais il me demanderait la main de Juliette, ajouta-t-elle (Juliette était une jeune ouvrière qui venait en journée à la maison et que ma grand mère, sur ses manières, sur sa jolie voix, sur ses billets sans orthographe mais toujours « parfaitement tournés », sur les sentiments qu'elle exprimait ou laissait entrevoir, jugeait « extrêmement distinguée) que je ne la laisserais pas épouser un homme aussi commun. ~~Ma~~ « Ma parole elle est enragée s'écria mon oncle ~~qui ne concevait~~ qui n'avait pas de la distinction et de la vulgarité une notion aussi spiritualisée. À vrai dire lui qui, ~~ai~~ dépensier et on peut dire vaniteux comme il était, se privait de la moitié de son revenu pour faire des rentes à des cousines pauvres qu'il ne voyait jamais, et ne voulut jamais mettre son bien en viager pour laisser toute sa fortune précisément avec ma grand mère avec qui il se disputait tant, mon oncle ~~avait~~ ^{était doué} à sa façon un peu de cette distinction morale que prisait ma grand mère ~~et qu~~ Il

en était doué mais il ne la concevait pas. Et il ~~l'~~ imaginait plutôt qu'elle
 dût être l'apanage du vicomte de Bretteville, membre du Jockey et adminis-
 trateur de plusieurs sociétés financières que d'une ouvrière en journée. Quoi qu'il
 en soit on ne revit jamais M. de Bretteville. Mon oncle accusa ma grand
 mère de l'avoir brouillé avec lui par l'accueil glacial qu'elle lui avait
 fait. Mais je crois qu'en réalité lui-même avait été un peu éclairé
 sur le personnage et il ~~reconnut~~^{concéda} avec assez de bonne humeur qu'il avait été
 un peu ridicule quand en voyant des œufs dans la salade il avait dit « que
 dans la bonne société de Bayeux (dont est voisin Bretteville) ~~il~~ on ne
 servait jamais des œufs dans la salade. Quand ~~on mangeait~~ il y avait des
 œufs dans la salade et que quelqu'un qui risquait : « Dans la bonne
 société de Bayeux. . . » mon oncle ne répondait rien, mais il ne se fâchait
 et on sentait qu'au fond il ~~ne~~ était plutôt du côté ~~des/e~~ ^{par} ses parents plus
 intelligents que du préjugé de Bretteville. Je ~~ne sus~~ ne connus ^{que le lendemain} « l'
 attitude ~~hostile~~ ^{haute} réprobatrice de la ~~bonne~~ ^{bonne} société de Bayeux à l'égard des œufs
 coupés dans la salade mais je sentis bien dès le soir même ~~à~~ au silence
 avec lequel mes parents assistaient à la dispute entre ma grand mère et
 mon oncle que s'ils ne prenaient pas par politesse pour mon oncle la
 défense de son invité c'est qu'ils ne l'avaient pas trouvé magnifique.
 Pour moi j'écoutais avec délices la querelle entre mon oncle et ma grand mère,
 j'étais dans cette disposition ~~crain~~^{crain}te joyeuse qui précède ~~les~~ une lutte
 qu'il va y avoir à soutenir, et puis je sentais malgré moi d'^{l'}e allégresse d'
 avoir mis fin au supplice que j'endurais et à tout moment je retombais sur
 mes pieds en m'écriant Zut, Zut, Zutiflor, et au sourire de bien être
 infini, au ~~frisson~~^{sautillement} de tout mon corps dont j'accompagnais ces paroles ~~ils sont~~
 prononcées inconsciemment il ~~semblait~~^{eût} qu'elles étaient les plus hautes ~~félici~~^{félici} expressions
 de la félicité humaine. Au dernier Zutiflor mon bonheur fut à son
 comble et j'approchant ma main de mes lèvres je l'embrassai tendrement.

et mes parents rassis,
 A Une fois les derniers invités reconduits j'entendis ma mère demander :
 « voyons maintenant que nous sommes seuls était-ce bien, comment était le filet. »
 Sur un mot de mon père : « Oui je sais que le caneton était une erreur, mais
 les/a ^{langouste} demoiselles de Caen devaient être excellente. Il m'a du reste semblé qu'
 on en prenait beaucoup. Avez-vous vu si Laure a bien dîné, il m'a semblé qu'
 elle ne reprenait pas de salade ~~m aux~~/à la banane. Elle m'avait pourtant
 semblé bien bonne. Il faudra que j'aille féliciter la pauvre Angèle. Auguste
 avez-vous vu si on reprenait de tout, avait-on l'air de trouver cela bon
 Auguste déclara que le vicomte de Bretteville surtout avait repris de tout et qu'il
 avait l'air d'aimer particulièrement les ortolans. Ma mère avec bonté le dit à mon
 oncle : « Auguste dit que M. de Bretteville a paru trouver les ortolans bons. » La
 fraîcheur de l'air, ces conversations accoutumées, ~~que j'avais l'habitude~~ tout
 cela calmait mon agitation et me ramenait à la réalité. Pourtant je
 commençais à être très effrayé du moment où j'aborderais ma mère. Bientôt
 j'entendis qu'on se levait. Quelque temps se passa encore. Puis j'entendis mes
 parents monter ; ma mère entra avec mon père dans leur ~~petit ap~~ chambre. ~~Elle~~
 Au bout d Ma bonne l'avait attendu pour défaire son corsage et sa coiffure,
 puis ma mère ressortit pour aller dans son cabinet de toilette. ~~Elle~~ Je l'
 attendais dans l'ombre comme un voleur. Elle était en peignoir de toile blanc
 ses cheveux ~~défaits~~ ^{admirables} ^{noirs} où il y avait toute la douceur et toute la puissance de
 sa nature et qui survécurent si longtemps comme une végétation inconsciente des
~~maux~~ ruines qu'elle protége tendrement à la ruine de son bonheur et de sa beauté
 encadraient alors un visage d'une pureté adorable, ~~pétillant~~ ^{douceur enjouée} d'une ~~esprit~~ ^{rayonnant d'une intelligence,}
 que la douleur n'a pu jamais éteindre, mais allant audevant de la vie avec un
 espoir, une innocente gaité qui disparurent bien vite et que je n'ai revu
 que sur son lit ~~de mort~~ ^{funèbre} quand toutes les douleurs que lui avait apporté la
 vie furent effacées d'un/u ~~geste~~ ^{doigt} de l'ange de la mort, quand son visage pour
 la 1^{re} fois depuis tant d'années n'exprimant plus la douleur et l'anxiété, revint
 à sa forme première comme un portrait surchargé d'empâtements que le peintre
 efface d'un doigt

~~Ce n'est pas le visage de ma mère que j'aimais le mieux~~

Ce premier visage de ma mère que j'ai tant aimé n'est pas celui qui devait rester pour moi définitivement le sien, celui qui m'apparaît encore quand je la revois. La dernière fois que j'ai ^{vu} ~~rencontré~~ ma mère sur ces routes obscures du sommeil et du rêve où parfois ~~et~~ je la rencontre elle était dans cette robe de crêpe qui signifiait qu'elle avait ~~été~~ au moment où je la rencontrais dans mon songe dépassé les jours qui ont brisé sa vie, ont préparé sa mort en peu de mois. Son visage était rouge de fatigue, de/u mauvais état de sa circulation, ses yeux fatigués ~~de penser toujours~~ d'une préoccupation incessante devait souffrir par moi. ~~Une sorte d'irritati~~ Elle était vêtue avec un soin qui prouvait l'effort qu'elle faisait pour se rattacher à la vie, mais elle avait marché vite et le bas de sa robe était crottée, elle marchait en courant presque vers la gare, je sentais qu'elle s'oppressait, qu'elle souffrait dans son embonpoint, ~~qu'elle~~ relevait gauchement ses jupes pour ne pas se salir. Et des sanglots m'étouffaient de la voir se ~~salir~~ presser, se fatiguer ainsi, j'aurais voulu lui donner ces baisers qui n'effacent rien, qui ne l'auraient pas fait arriver plus tôt ni plus doucement au terme de sa route ; elle marchait de plus en plus vite, ce qui me déchirait le plus le cœur, c'était une sorte d'irritation ^{dure} peinte sur son visage qui était la forme de la souffrance passant à travers sa santé qu'elle altérait, sa raison qu'elle choquait, irritation qu'elle cachait pour ne pas me faire mal, mais qui me rendait plus malheureux que tout car je sentais qu'elle était en partie dirigée contre moi et qu'ainsi elle m'accusait un peu. Je me mis à courir après elle

Quand Maman passa près de moi je l'appelai tout bas, Maman, ~~après une seconde d'~~ étonnement, ma mère se retourna étonnée, puis son visage prit une expression de colère. ~~Si tu ne te couches pas immédiate~~ Qu'« si tu ne te couches pas immédiatement, je ne te reparlerai jamais ». Mais je savais que maintenant qu'elle était si irritée, jamais je ~~m~~ ne pourrais regagner mon lit sous une impression pareille : J'ai quelque chose de très important à te dire ^{et je me mis à sangloter} (tous les soirs je disais cela, et elle savait bien que c'était toujours un nouveau prétexte pour la revoir) « Va t'en va t'en », mais je ne voulais pas bravant sa colère je m'attachais à ses pas, je la suivais, je me jetais à genoux j'embrassais sa robe ; à la fin vaincue elle me dit : ~~je~~ au comble de l'exaspération

tais toi au moins tu vas réveiller ton père et d'un air furieux elle entra dans ma chambre. C'était une première victoire mais quand elle voulut me quitter après m'y avoir fait entrer je me mis à sangloter tellement fort qu'après quelques paroles encore de colère, elle n'è me dit plus rien. Elle me prit la main, me consola ; pour la 1^{re} fois de ma vie pleurer ce n'était pas « ne pas être sage, être méchant, mériter d'être puni », c'était avoir du chagrin, ~~m p~~ même plus un malaise dont on est pas responsable. Et quant un instant après, ma vieille bonne e ne trouvant pas ma mère à qui elle voulait demander si elle n'avait plus besoin de rien et entrant dans ma chambre la trouva auprès de mon lit où elle m'avait mis de force et me tenant les mains pendant que je pleurais, ~~ma mère disait~~ ^{elle} et comme ~~elle dem~~ restée à la conception en vigueur jusqu'à des larmes punissables elle demandait d'un air ~~mécontent~~ ^{me} étonné en voyant ~~Mama~~ pleurer sans que Maman s'éloignât avec colère : « Qu'est-ce qu'il a » Maman répondit : « Il ne ^{pourquoi pleure-t-il} sait pas lui-même, il est souffrant » et elle m'essuyait les yeux de sa belle main douce et blanche que j'aimais tant embrasser, où brillait l'alliance d'or que nous lui avons laissée sous la terre. Bien que je sentisse bien qu'un nouvel ordre heureux n'était pas créé pour cela et que les mêmes difficultés se présenteraient tous les soirs, pourtant le fait que mes chagrins du soir fussent en ~~en~~ quelque sorte « reconnus » officiellement, que je n'en fusse plus responsable, m'ôtait un énorme poids de sur la conscience. Mais je sentais aussi que c'était comme une 1^{re} défaite de Maman devant la vie. Jusque là fidèle à ce que lui conseillait sans doute notre médecin elle ne voulait pas avoir l'air d'admettre que je pusse être triste autrement que par une méchanceté que j'étais libre de corriger. Elle avait persévéré, dans cette voie*, lutté dans ~~son~~ ^{sa} dé volonté d'avoir un fils digne des espoirs qu'elle formait pour lui, à qui il ne concéderait rien de ce qui pouvait être mauvais pour lui, pas plus les larmes du soir que les « éclairs » du goûter./, ~~Elle ne v~~ ^{une heure} ou de rester quand il y avait du monde. Elle ne voyait que le grand but, l'amour véritable, et sacrifiait mon plaisir du moment, à mon bonheur, à la nécessité de me faire une santé exempte de nervosité, capable des grandes tâches. Ce soir où assise près de moi malgré l'heure indue, malgré mes larmes défendues, les laissant couler, ou me priant de les arrêter avec une douceur d'où avait fui tout reproche, elle venait de consacrer maladie ce que pour le guérir elle n'avait jamais voulu reconnaître pour une maladie, je sentis

que cette ^{concession} ~~conception~~ de était une première déception, une première abdication,
 qu'un peu de sa force s'était brisée, confessait son impuissance, ~~à avoir raison~~
 elle si brave, si résolue à avoir raison des obstacles de la vie. Il me sembla
 que je venais de lui faire mal, que dis-je de l'amoindrir, de lui faire éprouver une
 sorte de diminution, qu'elle valait moins en ce moment, que j'étais arrivé à
 pervertir sa volonté et sa raison, que c'était cela ma victoire. Mes pleurs redoublèrent
 sans qu'elle comprît pourquoi et s'oubliant un moment à me regarder pleurer, elle me
 dit : ne pleure pas ainsi d'une voix qui se brisa, ses yeux se ternirent je crus qu'elle
 aussi allait pleurer, elle se reprit vite et se ^{contracta} ~~mit à rire~~. « Tu vas finir par me
 rendre aussi bête que toi, ~~ce serait~~ petit crétinos, petit jaunet ». Et voyant que je
 me jetais dans ses bras en pleurant davantage elle s'éloigna, se ressaisissant
~~ne~~ tout à fait : « Non, ton père serait furieux, c'est aussi mauvais pour toi que
 pour moi ce que nous faisons là ». ~~Alors je lui expliquai que c'était~~ Je crois surtout
 que si elle était restée c'est que si élevées que fussent ses théories elle était
 avant tout un esprit admirablement pratique, sachant que le mieux est quelquefois
 un compromis entre le mal présent et un plus grand mal. Elle n'était pas des médecins
 qui vous laissent indéfiniment souffrir parcequ'ils savent que la morphine est
 mauvaise, elle savait que la souffrance l'est parfois davantage. Dorénavant
 c'est avec une tendre douceur qu'elle devait se moquer de mes tristesses, ne s'en
 fâchant que quand je ne savais pas les contenir quand je faisais des scènes. Elle me
 m'embrassait me disait : « Alors c'est mon jaunet (serin) mon petit crétinos,
 et elle me caressait la tête : « C'est tout de même malheureux que la mère ourse
 aime mieux ses petits quand ils sont mal léchés ». Quelques jours après ~~il fut décidé~~
~~qu'elle irait passer quelques jours chez M^e de M^e de Z~~ nous ayant invités à venir
 passer q. q. jours chez elle, il fut décidé qu'elle partirait avec mon frère et que
 j'irais la rejoindre avec mon père. ^{un peu plus tard} ~~Quand je le sus je passais~~ On ne me le dit pas pour
 que je ne fusse pas trop malheureux à l'avance. ~~Le matin du jour où elle part~~
 Mais je n'ai jamais pu comprendre quand on essaye de nous cacher quelque chose
~~quelle~~ comment le secret, si bien gardé qu'il soit agit involontairement
 sur nous, excite en nous une sorte d'irritation, de sentiment de persécution,
 de délire de recherches. ~~Les Je suis persuadé que même pour les no~~ C'est ainsi

qu'à un âge où les enfants ne peuvent avoir aucune idée des lois de la génération ils sentent qu'on les trompe, ont le pressentiment de la vérité. Je ne sais quels indices obscurs s'ass/ccumulaient dans ma cervelle. Quand le matin du départ, Maman entra gaiement dans ma chambre, dissimulant je crois bien du chagrin qu'elle avait aussi et me dit en riant, «~~ne~~ Plutarque « Léonidas dans les grandes catastrophes savait montrer un visage jaunet, j'espère que mon jaunet va être digne de Léonidas » je lui ^{me citant} dis tu pars sur un ton si désespéré, qu'elle fut visiblement troublée, je crus sentir que je pourrais peut-être la retenir ou me faire emmener ; ~~mais~~ je crois que c'est cela qu'elle alla dire à mon père, mais sans doute il refusa et elle me dit qu'elle avait encore un peu de temps avant ~~le dép~~ d'aller se préparer, qu'elle s'était réservé ce temps pour me faire une petite visite. Elle devait partir je l'ai dit avec mon petit frère et comme il quittait la maison mon oncle l'avait emmené pour le faire photographier à Evreux. On lui avait frisé ses cheveux comme aux enfants de concierge quand on les photographie, sa grosse figure était entourée d'un casque de cheveux bouffants avec des grands blancs plantés comme les papillons d'une infante de Velasquez, je l'avais regardé avec le sourire d'un enfant plus âgé pour un frère qu'il ^{noirs} aime sourire où on ne sait trop s'il y a plus d'admiration, de supériorité ironique ou de tendresse. Maman et moi nous partîmes le chercher pour que je lui dise adieu, mais impossible de le trouver. Il avait appris qu'il ne pourrait pas amener le chevreau qu'~~il~~ on lui avait donné et qu'~~il~~ ~~il~~ ~~fallait~~ était, avec le tombereau magnifique qu'il traînait toujours avec lui toute sa tendresse et ~~comme~~ qu'il « prêtait » quelquefois à mon père, par bonté. Comme après le séjour chez M^e de X il rentrait à Paris, on allait ^{donner} ~~rendre~~ le chevreau à des fermiers du voisinage. Mon frère en proie à l'accablement de la douleur avait voulu passer la dernière journée avec son chevreau peut-être aussi je crois, se cacher pour faire par vengeance manquer le train à Maman. Toujours est-il qu'après l'avoir cherché partout nous longions le petit bosquet au milieu duquel se trouvait le cirque où on attelait les chevaux pour faire monter l'eau et où jamais n'allait plus personne, sans certes nous douter que mon frère pût être là quand ~~de~~ une conversation entrecoupée de gémissements frappa notre oreille, c'était bien la

voix de mon frère et bientôt nous l'apercevions qui ne pouvait pas nous voir ; assis par terre contre son chevreau et lui caressant la tête avec la main, l'embrassant sur son nez ^{tendrement} rougeâtre d'un bellâtre cornu, ^{Pur et un peu rouge} cornu, ^{insignifiant et couperosé, insignifiant et} mon frère ce groupe ne rappelait que bien peu celui que les peintres anglais ont souvent reproduit d'un enfant caressant un animal. En effet Si mon frère dans sa petite robe des grands jours et sa jupe de dentelles, tenant d'une main à côté de l'inévitable tombereau des petits sacs de satin ^{où on} qu'on lui avait mis son goûter, ^{inséparable} ses/on nécessaire de voyage et de petites glaces de verre avait bien la magnificence des enfants anglais près de l'animal, en revanche sa figure exprimait sous ce luxe qui n'en rendait que le contraste plus sensible ~~que~~ le désespoir le plus farouche, il avait les yeux rouges, la gorge oppressée sous ces falbalas, comme une princesse de tragédie pompeuse et désespérée par moments de sa main surchargée du tombereau, des sacs de satin qu'il ne voulait pas lâcher, car l'autre ne cessait d'êtreindre et de caresser le chevreau il relevait ses cheveux sur sa tête en feu du geste de Phèdre : « Quelle importune main en formant avec l'impatience tous ces nœuds A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ».

« Mon pauvre petit chevreau s'écriait-il, attribuant au chevreau la tristesse que seul il éprouvait, tu vas être malheureux sans ton petit maître, a/tu ne me verras plus jamais jamais, ~~on~~ et ses larmes brouillaient ses paroles, personne ne sera bon pour toi ne te caressera ~~pour~~ comme moi, tu te laissais pourtant bien faire, mon petit enfant, mon petit chéri, et sentant ses pleurs l'étouffer, il eut tout d'un coup pour mettre le comble à son désespoir de chanter un air qu'il avait entendu chanter à Maman et dont l'appropriation à la situation redoubla ses sanglots : Adieu des voix étranges m'appellent loin de toi, Paisible sœur des anges ». Mais mon frère quoiqu'il n'eût que ~~six~~ ^{cinq} ans et demi était plutôt d'un naturel violent et ~~pris de fureur à la~~ ~~pensée des persécuteurs du~~ passant de l'attendrissement sur les/ses malheurs et ceux du chevreau à la colère contre les persécuteurs, après une seconde d'hésitation il se mit à briser ~~volontairement~~ violemment par terre ses glaces à trépingner les sacs de satin, à s'arracher non pas les cheveux mais les petits nœuds qu'on lui avait mis dans les cheveux, à déchirer sa belle robe asiatique en

poussant des cris perçants. Pour qui ~~est-ce~~ serais-je beau puisque je ne te verrai
 plus s'écriait-il en pleurant. Ma mère voyant les dentelles de la robe
 s'arracher ne pouvait rester insensible à un spectacle qui jusqu'ici l'avait
 plutôt attendri. Elle s'avança mon frère entendit du bruit, l'aperçut, ne
 sachant pas s'il avait été vu, et d'un air profondément attentif, et en reculant
 avec feu se cacha violemment derrière le chevreau. Mais ma mère l'alla à
 lui. Il fallut venir mais il mit comme condition que le chevreau l'accompagnerait
 jusqu'à la gare. Le temps pressait, mon père en bas s'étonnait de ne pas nous voir
 revenir, ~~et mon~~ ma mère m'avait envoyé lui dire de nous rejoindre ~~à~~ à la
 voie ferrée qu'on traversait en passant par un raccourci derrière le jardin car
 sans cela nous aurions risqué de manquer le train et mon frère s'avancait
 conduisant d'une main le chevreau comme au sacrifice et de l'autre tirant
 les sacs qu'on avait ramassés, les débris des miroirs, le nécessaire et le
 tombereau qui traînait à terre. Par moments il ~~secouait~~ levait sa main charg[ée]
 des sacs ~~des~~ du tombereau qu'il soulevait de terre, jusqu'à sa cravate bouffant[e]
 et à ses voiles de gaze : Que ces vains ornements que ces voiles me pès[ent.]
 Et par moments sans oser regarder Maman, il lançait à son adresse to[ut]
 en caressant le chevreau des paroles sur l'intention desquelles elle ne pou[vait]
 se méprendre : « Mon pauvre petit chevreau, ce n'est pas toi qui chercherait [à]
 me faire de la peine, à me séparer de ceux que j'aime. Toi tu n'es
 pas une personne, mais aussi tu n'es pas méchant, tu n'es pas comme ces méchants disaient
 il en jetant un regard de côté à Maman comme pour juger de l'effet de ses
 paroles et voir s'il n'avait pas dépassé le but, toi tu ne m'as jamais fait de
 peine et il se mettait à sangloter. Mais arrivé à la voie ferrée et m'ayant deman[dé]
 de tenir un moment le chevreau, dans sa rage contre Maman, il s'élança, s'assit
 sur la voie ferrée, et ne/ous regardant d'un air de défi ne bougea plus. Il n'y avait
 pas à cet endroit de barrière. À toute minute un train pouvait passer. Maman ~~ét[ait]~~
 folle de peur s'élança sur lui, ^{avec moi} mais ~~elle avait~~ elle avait beau tirer, avec une force
 inouïe de son derrière ^{sur} ~~avec~~ lequel il avait l'habitude de se laisser glisser
 et de parcourir le jardin en chantant dans des jours meilleurs, il adhérait aux ra[ils]

sans parvenir à l'arracher. Elle était blanche de peur. Heureusement à ce moment mon père débouchait. Il ^{deux} avec ^{le domestiques qui venaient voir si on n'avait besoin} ~~le domestiques qui portait une valise~~ ^{de rien}, il se précipita, arracha mon frère, lui donna deux claques et donna l'ordre qu'on ramenât le chevreau. Mon frère terrorisé dut marcher mais ~~tout d'un~~ regardant longuement mon père avec une fureur concentrée, il s'écria : Je ne te prêterai plus jamais mon tombereau ! » Puis ~~pensant~~ comprenant qu'~~e'~~aucune parole ne pourrait dépasser la fureur de celle-là il ne dit plus rien. Maman me prit à part et me dit : Toi qui es plus grand sois raisonnable, je t'en prie n'aie pas l'air triste au moment du départ, ton père est déjà ennuyé que je parte, tâche qu'il ne nous trouve pas tous les deux insupportables. Je ne proférai pas une plainte pour me montrer digne de la confiance qu'elle me témoignait de la mission qu'elle me confiait. Par moments une irrésistible fureur contre elle contre mon père, un désir de leur faire manquer le train, de ruiner le plan ourdi contre moi de me séparer d'elle, me prenait. Il se brisait devant la peur de lui faire de la peine et je restais souriant et brisé, glacé de tristesse. Nous devons

~~Je ne sais pourquoi on avait décidé de déjeuner au chemin de fer~~
~~pour nous~~ Nous revînmes déjeuner. On avait fait à cause « des voyageurs »
 un vrai déjeuner dînatoire avec ^{entrée, volaille, salade} entremets. Mon frère toujours farouche
 dans sa douleur, n'~~ouvrit pas~~ dit pas un mot pendant tout le repas. Immobile sur sa chaise
 haute il semblait tout à son chagrin. On parlait de choses et autres quand à la fin du repas, à
 l'entremets, un cri perçant retentit : « Marcel a eu plus de crème au chocolat
 que moi » s'écriait mon frère. Il avait fallu la juste indignation contre une pareille
 injustice pour lui faire oublier la douleur d'être séparé de son chevreau. Ma mère m'a
 dit du reste qu'il n'avait jamais reparlé de cet ami que la forme des appartements de Paris l'
 avait obligé à laisser à la campagne et nous croyons qu'il n'y a jamais repensé non plus.
 Nous partîmes pour la gare Maman m'avait ~~dit je te la~~ demandé de ne pas m'
 accompagner à la gare mais devant mon/es prières, elle avait cédé, ~~elle semblait~~
 depuis la dernière soirée elle avait l'air de trouver mon chagrin légitime, de le
 comprendre, de me demander seulement de le maîtriser. Une fois ou deux sur la route,
 une sorte de fureur m'envahit, je me considérais comme persécuté par elle et mon père
 qui m'empêchaient de partir avec elle, j'aurais voulu me venger en ~~me~~ lui faisant manquer
 le train en l'empêchant de partir, en mettant le feu à la maison ; mais ces pensées ne
 duraient qu'une seconde, et une seule parole un peu dure put effrayer ma mère mais bien
 vite je repris ma douceur passionnée avec elle et si je ne l'embrassais pas autant que j'
 aurais voulu c'était pour ne pas lui faire de peine. Nous arrivâmes devant l'église, puis
 on passait le cours ; ~~je sentais que que que~~ cette marche ~~au~~ progressive audevant
 de ce qu'on redoute, ~~av~~ les pas qui avancent et le cœur qui s'enfuit, puis on tourna
 encore une fois, nous aurons cinq minutes d'avance dit mon père, enfin j'aperçus
 la gare. Maman me pressa légèrement la main en me faisant signe d'être ferme. Nous
 allâmes sur le quai, elle monta dans son wagon et nous lui parlions d'en bas. On vint
 nous dire de nous éloigner, que le train allait partir. Maman en souriant me dit : « Régulus
 étonnait par sa fermeté dans les circonstances douloureuses ». Son sourire était celui qu'elle
 prenait pour citer des choses qu'elle jugeait pédantes et pour aller audevant des moqueries
 si elle se trompait. Il était aussi pour signifier que ce que je trouvais un chagrin
 n'en était pas un. Mais tout de même elle me sentait bien malheureux et comme elle
 nous avait dit adieu à tous elle ~~me fit~~ laissa mon père s'éloigner et me rappela
 une seconde et me dit : Nous nous comprenons mon loup tous les deux n'est-ce pas. ~~Tu au~~
 Mon petit aura demain un petit mot de sa Maman s'il est bien sage. Sursum corda

ajouta-t-elle avec cette indécision qu'elle affectait quand elle faisait
une citation latine pour avoir l'air de se tromper. Le train partit je restais
là, mais il me sembla que quelque chose de moi s'en allait aussi.

[Le côté de Villebon et le côté de Meséglise]

Je ^{fus} ~~sus~~ étonné d'apprendre par mon mécanicien qu'en prenant à droite de Chartres la route de Nogent le Rotrou puis en tournant deux ou trois fois à gauche on arrive au château de Villebon. C'est pour moi comme si on me disait qu'après avoir pris un premier chemin et un second chemin on arrive au pays des rêves. Ainsi dans l'antiquité le puits par où on descendait en ~~enfer~~ ^{au royaume de la vie future} avait une situation géographique précise et était situé au milieu d'endroits réels. Pendant bien longtemps je ne me doutais même pas de ce que c'était que Villebon. On disait après le déjeuner, après qu'on était resté indéfiniment à terminer une tasse de café, et à reprendre une dernière prune trois quarts d'heure après qu'on avait déjà fini de déjeuner : « Il fait beau, il n'y aura pas d'orage. Si on allait sur la route de Villebon ? ». La route de Villebon c'était en pays étranger tout autre chose que la route de Bonneval par exemple, ~~et~~ sur laquelle on allait tout simplement les jours où on avait passé l'après midi au parc. Alors vers cinq heures, pour avoir faim pour le dîner, on nous faisait fermer nos livres ou cesser nos jeux et on partait faire un petit tour sur la route de Bonneval qui était tout en haut après le plant d'asperges et la porte de bois blanc qui en était en osier, route où il ~~faisait~~ ^{toujours} déjà un petit peu frais (peut-être parceque nous y allions à la fin de l'après midi) où le soleil se couchait remplissant tous les champs de ~~poudre~~ ^{de} et où on entendait au loin les cloches pour les biens de la terre. ~~On revenait~~ ^{Puis on} ~~coupaient~~ ^{Pour} J'aurais bien voulu savoir ce que c'était que Bonneval qui était audelà de mon univers connu, de ce qu'on apercevait de plus lointain, des petits bois ^{de chênes} jamais atteints où je sentais que commençait une autre vie. Mais ~~comme~~ ^{comme} Villebon était encore bien plus étranger et plus mystérieux. Pour aller ~~à~~ ^{sur la route de} Villebon c'était de la maison qu'il fallait partir, et par derrière encore ; ~~on traversait le jardin~~ ^{au lieu} au lieu d'entrer ~~dans le ves~~ de sortir du vestibule dans la rue comme pour aller à l'église, au marché, au parc, à la gare, on sortait par derrière, on ~~descendait des marches à côté de la~~ ^{cuisine} c'est à dire que du vestibule on descendait dans le petit

jardin et on sortait par une porte que je ne prenais que rarement et qui
 servait plutôt au jardinier, à la laitière, au boucher ; et tout de
 suite on arrivait à la rivière qui paraît-il était la même que celle
 qui passait dans le parc et qu'on suivait avait d'arriver à lui. Mais là
 bas c'était un filet d'eau qu'on passait ^{dormante} sur un pont de bois et où
 un gamin était toujours entrain de plonger une ^{bouteille} carafe qui se
 remplissait au soleil de têtards, /et de vairons, entre les nénuphars et
 et les boutons d'or de la rive. Ici c'était presque un petit fleuve de
 ville traversé d'un grand pont de pierre. ~~Je n'ai~~ Comme je ne
 l'ai jamais suivi du petit pont de bois au grand pont de pierre, et
 comme les deux parties que j'en voyais se rapportaient à deux pays différents
 à des journées entièrement disparates, à un autre côté de la maison qui me
 semblait un autre côté du monde je n'établis aucun lien de continuité entre
 eux. Par ici je ne connaissais personne. Et ^{souvent} quelquefois nous allions donner un
 coup à un petit jardin que mon oncle avait là en bas de la ville et qui
 nous permettait de couper entre le traversant et de retomber directement « dans
 la route de Villebon ». Ce jardin était la chose la plus merveilleuse que j'aie
 jamais vue. ^{Dans les au} ~~Au lieu~~ d'être fatigué comme dans les autres de la variété de fleurs que je
 n'aimais pas encore appris à aimer ou que/i me commencerait* à me laisser
 indifférente, il n'y avait que quelques espèces que j'adorais dans une profusion délicieuse.
 Le petit prodige d'une fraise rouge sucrée ^{et} ~~et mange au milieu des feuilles~~ ^{trouvée} s'y répétait
~~des milliers de fois~~ qui ne ressemblent à aucune autre s'y répétait ^{tenant vraiment par une tige aux} des milliers de fois. Le
 prodige non moins charmant de grandes asperges ~~se~~ tenant au sol par leur queue et
 élevant de terre leur léger plumet de mauve et d'azur n'y était pas répété
 avec moins de grâce. Quelques lézards d'un vert merveilleux étaient toujours posés au soleil
 à côté du puits où on voyait mille petits vairons comme dans la rivière. Enfin des
 cerisiers y portaient des cerises à profusion. ~~Sous cet abri d'une pourpre mer-~~
~~veilleuse qui couvrait pour ainsi dire le petit ;~~ Sous l'a ^{ombel} ombrelle
 multiple de pourpre qu'ils ^{transparente} ~~tendaie~~ ^{Entre} inclinaient gracieusement innombra-
 bles, ~~couvraient*~~ de soleil, ~~au dessus du jardin de fraises, de pervenches, de~~
~~myosotis, de lézards et d'asperges, au dessus du jardin pourpre encore et~~
 le jardin de pourpre ~~noble~~ écrue qu'était le jardin de fraisiers, ~~mêlé de bleu~~ jardin
 bleu pâle aussi, ~~bleu de so~~ de la soie pas brillante mais si douce de ses myosotis,
 de/u bleu ~~plus~~ moins soyeux, plus céleste, de ses pervenches, et bleu sombre ^{bleu violet} bleu de
 velours de ses cinéraires, et à peine bleuâtre de ses asperges, passaient d'innombrables
 papillons aux ailes bleu pâles aussi. Et ~~rien~~ pas une seule des fleurs qui

de la couleur, la même couleur que les biscuits roses ~~qui~~ de Tours qu'on sortait de leur boîte après le déjeuner les jours de g^{de} faveur, ou que le fromage à la crème quand on y avait écrasé des fraises. Voir mon aubépine chérie, l'enchantement de l'église et du printemps, peinte en rose, ~~c'est pour~~ c'était pour moi l'ivresse qu'est pour l'amant d'une symphonie de Beethoven qu'il ne connaît que pour l'avoir lue de l'entendre à l'orchestre, pour celui qui est fou, ~~et~~ sur une simple photographie d'un tableau de Ver Meer de Delft, de le voir avec toutes ses couleurs. Aujourd'hui encore quand je pense qu'il y a des chemins où il y a de l'aubépine rose ils me paraissent faits d'une substance particulière analogue au rêve, il me semble si ma triste infirmité ne m'empêchait de m'y promener que je y pénétrerais dans ma douzième année et que bien des choses qui me semblent de la couleur insignifiante de l'expérience redeviendraient pour moi, belles* mystérieuses analogues à cette réalité divine que nous touchions partout alors et que ne l'ayant jamais trouvée dans la vie nous essayons si péniblement plus tard, quand nous sommes artistes de découvrir et d'élucider dans notre cerveau. Il y avait dans les chemins creux qu'on prenait ensuite d'autres aubépines, et rien que sa feuille, comme plus tard la feuille du pommier, me paraissait quelque chose d'absolument différent d'une feuille, comme le nom d'une femme qu'on aime, mais la promesse particulière d'une félicité. Déjà j'aurais voulu rester seul devant elle, chercher à me rendre compte de ce qu'y i m'y plaisait tant, mais mes parents me rappelaient. Et puis la' fleur arbuste ne pouvait pas me dire davantage. Il ne pouvait que me donner son image. C'était à moi, ^{plus tard} averti par le plaisir qu'elle me donnait qu'e il cela correspondait à quelque chose de réel dans ma pensée à plus tard essayer de soulever l'image restée intacte à sa place et de chercher ce qui se cachait audessous non pas dans l'arbre mais dans mon cerveau. Et je cueillais au passage quelques unes de ces fleurs d'églantine qui plaisent un jour plus que les roses, quatre morceaux de fragile tissu rose pointant* avec un pistil, et tout cela soufflé par le vent avant d'être rentré.

Pendant bien longtemps je ne connus Villebon que par ces mots « la route de Villebon, du côté de Villebon ». ~~Qu'est-ce que~~ J'en étais sûr disait ma grand'tante quand on rentrait en retard pour dîner (~~en~~ ^{c'est à dire seulement} ~~retard signifiait~~ seulement une ^{en ayant} 1/2 heure d'avance, ~~et qu'on n'avait~~ que « le temps de s'apprêter » avant « le premier coup »), j'en étais sûre, je me disais ^{pour ne pas être rentré à cette heure-ci} il faut qu'ils aient pris par Villebon. Vous devez en avoir une faim, / ! allez-vous seulement avoir assez à dîner.... ~~Hab Mais~~ ^{à l'improviste} « Prendre ^{ainsi} par Villebon » (c'est à dire ^{rejoindre} ^{pour rentrer} par la route de Villebon était d'ailleurs très rare. Quand on allait ^{en partant} sur la route se promener du côté de Villebon, on le savait ^{d'avance}. Il Et d'abord on ne ^{partait} pas ^{du même} la maison par la même porte que pour l'autre promenade y avait deux promenades, le « côté de Meséglise » ~~et le côté de Villebon~~. Le « côté de Meséglise » commençait en haut du parc pour nous. ~~Il y avait un pet~~ Pour les pauvres gens, et les gens du pays les jours de fête, il y avait un chemin creux d'aubépine qui longeait le parc en montant, et qui aboutissait ~~la~~ au même endroit que la porte du haut du parc, c'est à dire aux champs. Le « côté de Meséglise » était à ciel découvert, immense, il y pleuvait quelquefois, car comme c'était la petite promenade, on la réservait pour les temps incertains ; et le soleil y était toujours près de se coucher car on n'y partait qu'après les heures chaudes passées dans le parc. On était allé d'abord au parc, aussi on était sorti par la porte qui donnait du vestibule sur la rue de l'oiseau bleu, saluant l'armurier, ~~l'épicier~~ « Monsieur Orange » (l'épicier), traversant ~~le petit pont de bois sur~~ la rivière mince ^{sur un petit pont de bois où nous arrêtions à considérer un instant} les têtards qui en un comme un fil, où ~~s'aggloméraient en un instant s'aggloméraient ou se dispersaient~~ les têtards ~~que les gamins~~ ^{instants} s'aggloméraient, ou étaient dispersés ; parfois des gamins mettaient des carafes dans la rivière pour les prendre, et parfois du pont pêchait un homme en chapeau de paille ~~à~~ qui connaissait mon oncle. Et à peine avait on passé le pont, plus de cent mètres avant d'arriver au parc, on était salué par l'odeur du ~~le~~ grand lilas ~~qui restait là bas~~ qui restait prisonnier derrière la petite porte blanche où il s'agitait avec distinction et mille frémissements et manières sur sa taille souple mais qui envoyait ses parfums au devant de nous. ~~Q/Ainsi~~ Tel était le vestibule du « côté de Meséglise ». Sans doute on n'était jamais allé jusqu'à Meséglise ~~et Meséglise~~ ~~restait quelque chose de mystérieux comme no~~ mais Meséglise n'était pas très loin de l'

+ Peut-être mettre ici : c'est sur ces champs qui allaient à
 Meséglise que j'ai pour la 1^{re} fois vu se coucher le soleil, remarqué l'ombre autour de leurs pieds,
 vu le croissant si pâle, entendu les cloches de l'angelus au retour connu la douceur de rentrer
 avant tout le monde. C'est dans ces champs de Meséglise que 12 ans plus tard j'ai connu le charme de sortir ap
 tout le monde quand la lune est déjà levée de rencontrer les moutons bleus de lune etc.
 de l'endroit où on s'arrêtait ~~et où on~~ On sentait bien que le pays commençait
 à changer, qu'il y avait des bouquets de bois, que la route commençait à
 redescendre. Et le dimanche, près du parc on rencontrait des gens que personne ne
 connaissait, des « étrangers » et qui venaient ~~du « côté »~~ d'audelà de Meséglise.
 + Peut-être
 Meséglise restait mystérieux comme l'horizon. Mais ~~le~~ Villebon était aussi
 lointain, aussi abstrait que le Nord ou l'Espagne. Pour aller du côté de
 Villebon, après que mon père avait consulté le jardinier et s'était fait promettre qu'il
 ne pleuvrait pas, on partait après déjeuner. Et on ne partait pas par la ~~petit~~ rue
 de l'Oiseau ~~mais~~ le pont de bois, ~~le parc~~, etc où le chemin était
 divisé comme par autant de bornes par l'armurier, « Monsieur Orange » le
 pêcheur en chapeau de paille qui saluait mon oncle», l'odeur du lilas.

Pendant bien longtemps je ne connus Villebon que par ces mots : « la route de Villebon, du côté de Villebon », par opposition à « l'autre » promenade, la route de Meséglise, le côté de Meséglise. « J'en étais sûre, disait ma grand tante quand on rentrait dîner en retard (c'est à dire ~~une~~ seulement une demie heure d'avance et n'ayant que « le temps de s'apprêter » avant le « premier coup ») j'en étais sûre, je le disais à Félicie (la bonne qu'elle avait envoyée ^{nous attendre sur le pas de la porte} au devant de nous) pour ne pas être rentré à cette heure-ci, il faut qu'ils aient pris par Villebon. Allez-vous seulement avoir assez à dîner après une trotte pareille, le gigot est tout petitot ». Mais « prendre ainsi » par Villebon, à l'improviste, c'est à dire rejoindre la route de Villebon pour allonger la promenade ^{de Meséglise (chose incompréhensible pour moi que deux moitiés de l'univers aussi distinctes opposées que le côté de Villebon et le côté de Meséglise pussent communiquer ensemble par un chemin de traverse)} était une chose exceptionnelle. Quand on allait se promener « du côté de Villebon » on le savait avant de partir. Et je n'ai d'ailleurs jamais pu comprendre comment on pouvait revenir. Mais « prendre » ainsi à l'improviste par Villebon c'est à dire rejoindre la route de Villebon pour allonger la promenade de Meséglise était une chose exceptionnelle et ^{m'est toujours} qui ~~et~~ m'est d'ailleurs toujours restée incompréhensible le côté de Villebon, et le côté de Meséglise ~~étaient~~ étant des parties de l'univers trop opposées comme l'Orient et l'Occident, pour pouvoir communiquer entre elles par un chemin de traverse. ^{Habituellement} Quand on devait aller à se promener du côté de Villebon, on le savait avant de partir. Et on ne partait pas du même côté que pour aller ^{Pour} sur la route « vers Meséglise ». ^{Pour aller} Aller vers Meséglise c'était ^{on partait d'abord comme pour aller, c'est à dire qu'} d'abord aller ~~au~~ au parc que nous avions en dehors de la ville./, on quittait la maison par la porte ^{d'entrée du} vestibule, qui donnait sur la rue de l'oiseau ^{bleu}; et le chemin jusqu'au ^{on rencontrait sur le chemin, à distances à peu près égales, comme autant de bornes qui le divisaient} parc était divisé de cent en cent mètres à peu près, comme par autant de bornes, ^{d'abord avant de tourner par la rue du St-Esprit devant} par l'armurier qui/e nous ^{d'abord} saluait/ions de sa boutique, par « Monsieur Orange » l'épicier, qui ^{nous croisait, toujours} marchait ^{fermait} (tête nue en portant ^{des} un pains de sucre, ^{puis, aussitôt tournée la rue du St-Esprit,} par le petit pont de bois sur lequel on passait la rivière mince comme un fil et ^{où pêchait homme} sur lequel un ~~pêcheur~~ silencieux ^{et qui} en chapeau de paille saluait mon oncle./, ^{que je ne connaissais pas} par deux carafes ^{et enfin} qu'en longeant la rivière nous voyions dans l'eau ^{à prendre les têtards} apercevions, plus fraîches; par l'odeur du grand lilas rencontrée ven, rencontrée bien avant d'apercevoir encore la porte du parc, du grand lilas prisonnier derrière la cliaie de bois blanc, mais où il dans le massif où à la moindre brise il faisait manifestait avec une exagération de manières ~~et~~ de frémissements destinée à faire valoir son impressionnabilité, ses

ses manières parfaitement distinguées, et la souplesse de sa taille restée jeune, mais qui envoyait audevant de nous ses parfums mûrs*, ^{nous} elle à peu près à l'endroit de la rivière, à mi chemin entre le pêcheur en chapeau de paille et la porte du parc – où des gamins ~~laissaient~~ ^{avaient laissé} dans l'eau des carafes, plus fraîches à voir ainsi étinceler dans l'eau sous les boutons d'or, que ~~si nous avions~~ l'eau qu'elles auraient pu nous verser, sur une table, et où se prendraient bientôt ces mêmes « vairons, ces mêmes têtards, que nous voyions çà et là dans la rivière, brusquement s'agglomérer comme ~~par une sur~~ ^{satur} comme par sursaturation, puis non moins brusquement se disperser,/.

et enfin
, en longeant la rivière sur le ~~chemin en talus de la riv,~~ sentier surélevé, l'odeur du ~~grand lilas~~ ^{du} grand lilas ~~du parc~~ qu'on ne pouvait pas apercevoir encore, prisonnier derrière la/es ~~petite~~ barreaux ~~d/blancs~~ de la petite porte qui crierait si doucement sur les cailloux tout à l'heure quand nous la pousserions, de bois, dans son massif où il se livrait avec exagération à des frémissements ~~continus~~, pour le mo interminables qui faisaient valoir la grande distinction de ses manières, la légèreté de ses ~~grands pluma~~ ^{mauves} plumages ~~vi~~ panaches ~~violet~~, et sa taille restée si souple ; il envoyait son odeur audevant de nous sur le petit sentier de halage, et nous le rencontrions, à peu près à égal chemin du pêcheur inconnu en chapeau de paille et de la porte du parc, ~~le long de la rivière,~~ ^{dans la rivière} à peu près à l'endroit où des gamins ~~av~~ plaçaient toujours des carafes, plus fraîches à voir ainsi étinceler ~~dans~~ ^{de la rivière} l'eau que sur une table, ~~et qu'en attendant~~ ^{à travers} entre qui les emplissait et l'eau qui les entourait ^{servie} ^{prendraient} ^{prenaient} toujours beaucoup de ces vairons et têtards que çà et là dans la rivière, nous ~~voyions~~ ^{nous} voyions amusions à voir / brusquement s'agglomérer comme si l'eau les ~~con~~ ^{enfin} avait contenus jusqu'à en dissolution, ^{puis} et se disperser ~~non m~~ ^{tout d'un coup} tout d'un coup. Comme la promenade de Meséglise était courte on restait d'abord une heure ou deux à jouer au parc, et on sortait ensuite par la porte du haut, quand la chaleur diminuait, vers quatre heures./, Aussi le ~~temps n'était pas trop mauvais. Car on~~ ^{temps} côté de Meséglise pays de Meséglise était-il éclairé par un soleil oblique. Il Son climat était assez pluvieux ^{son sol souvent détrempé} parce que ~~comme on ne s'éloignait jamais beaucoup sur cette route~~ ^{on la réservait pour les temps incertains où l'on n'osait pas entreprendre Villebon. et} y pleuvait quelquefois, car ~~on réserv~~ ^{si la pluie} ce qui n'arrivait presque jamais dans le pays de Villebon, trop distant pour qu'on s'y hasardât par les temps menaçants. Le pays de Meséglise se composait à perte de vue de champs de blé, de seigle, de sarrasins. C'est là que j'ai appris ^{qui — d'ailleurs} Le pays devait changer un peu avant d'arriver à Meséglise car on apercevait un petit bouquet de bois qui paraît-il n'en était pas loin et après la route devait descendre un peu mais ~~no~~ nous n'allions jamais jusqu'à

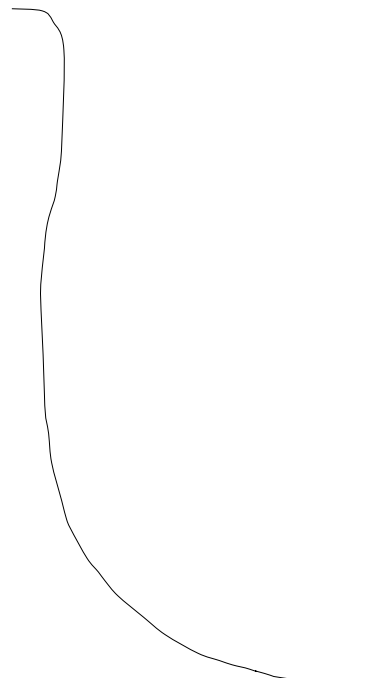
Le pays de Meséglise était se composait, à perte de vue, de champs de blé,
 de seigle de sarrazin. Seulement tout au bout sur la droite un petit bouquet de bois
 qui semblait signifier que le pays commençait à changer de caractère là bas, et derrière
 lequel paraît-il était le fameux Meséglise. Mais nous n'allions jamais jusqu'à.
 C'est sur la route de Meséglise que j'ai commencé à courir après les coquelicots ^{bleuets, les}
 ces deux ailes ~~pourpres~~ écarlates qu'un peu de colle noire à l'odeur amère tient ensemble
 mais qui s'envolent si vite au vent ; ~~à connaître~~ je dédaignais alors la f toison
 pourprée du trèfle ; c'est sur la route de Meséglise que j'ai commencé à remarquer
 l'ombre noire que les arbres font tourner à leurs pieds, à avoir pour la large fleur
 blanche du pommier une tendresse qu'on ne peut tromper en lui montrant aucune fleur
 presque pareille. C'est en revenant le soir par la route de Meséglise que j'ai appris ce
 que c'était que le coucher du soleil, ~~que me fit remarquer mon père~~ que j'ai remarqué
 que la lune toute blanche et fragile ^{au ciel dans l'après midi} pouvait passer parfois ~~comme une voile, toute~~
 honteuse d'être remarquée en semblant dire bien qu'appelée sans doute à des affaires que nous
 ne connaissions pas car ce n'était pas son heure de service, et d'ailleurs en tenue de
 ville, très discrète, ~~et faisant bonjour aux camarades dont c'était le moment~~ d'officier,
^{regardant les} ~~applaudissant~~, ^{les camarades,} de la salle, elle qui dans quelques heures entrerait en scène ;
 Aussi Meséglise est-il resté pour moi mystérieux comme l'horizon. Mais Villebon

Et je n'aurais pu avoir quelques renseignements sur Meséglise que par des inconnus, des étrangers
^{et des étrangers} ~~en casquette, en bonnet, en chapeaux, en casquettes, en bonnets, en chapeaux,~~ même si l'on ne m'avait défendu de parler aux personnes
 que parfois le dimanche on voyait se promener dans la ville, regarder le parc par la porte, ^{je}
 et qu'on nous disait venir « du côté de Meséglise », d'au delà du petit bouquet de
 bois. Mais Aussi Mesé Mais il ne m'était pas permis de parler aux personnes que je ne
 connaissais pas. D'ailleurs je ne comprenais jamais ce qu'on me disait, même m/ce que
 me disaient mes parents. Et absorbé par je ne sais quoi je ne l'écoutais même pas. Et
 Meséglise ~~resta~~ ^{était} mystérieux pour moi comme l'horizon. Mais Villebon était aussi abstrait
~~que l'Orient, ou le N~~ qu'un point cardinal. Tout pour aller ~~diffé~~ du
 côté de Villebon était différent de la promenade de Meséglise. Et d'abord on
 partait par une petite porte du jardin ~~qui~~ par où n'entraient que le boucher, le
 laitier, l'épicier, et tout de suite on se trouvait dans une partie de la ville
 où nous n'allions jamais, ~~et qu'on ne traversait qu'en venant de la gare,~~
 par dont les habitants nous étaient inconnus. On ~~passait la rivière (la~~
^{et profonde} même paraît-il mais aussi large ~~et qu'elle était min~~ arrivait à un large pont
 de pierre sur lequel ~~passait~~ passait la rivière sur un large pont de pierre, parfois
 encombré de carioles. Et comment supposer que cette rivière large et profonde était

la même que le mince filet d'eau entièrement couvert par endroits de
 nénuphars, de plantes vertes, de boutons d'or qu'une planche de bois traversait si
 facilement avant d'arriver au parc. On passait devant le jardin du
 notaire dont les arbres du japon aux fleurs rouges, toujours répandues par le
 vent devant la porte me semblaient bien laids, et dont des clématites en
 velours violets couvraient le mur, dès le mois de Mai comme si elles fussent
 nées de l'air chaud. ~~Parfois nous~~ ^{qui} On ~~passait~~ ^{la ville était finie,} montait sur une
 colline appelée le Calvaire, puis on s'engageait dans une suite de chemins
 creux d'aubépine blanche, d'épine rose et d'églantines. On arrivait ~~sous~~
~~une grande voûte d'arbres~~ dans une longue allée interminables d'arbres ; des
 deux côtés, des clos de pommiers, des fermes, puis les clos cessaient, les
 arbres, se multipliaient. C'était tout un bois, le chemin montait, et
 bientôt des deux côtés, par des échappées entre les arbres, on ~~a~~ voyait des
 vallées profondes bleues fuyant entre des pentes escarpées, le chemin tournait
 encore et

~~Puis~~ ^{une seule rangée de} On passait le Calvaire, puis ce n'était plus qu'un ^{maisons} faubourg, un
~~mis~~ bras de la ville paysanne ^{levé et} tendu vers la campagne et
 auquel des haies d'aubépine blanche ^{d'églantines et} faisaient une manche ^{soie rose et de} parfumée
 de mousseline parfumée. ~~Bientôt ce n'était plus que des chemins creux~~
~~d'aubépine et d'églantines, et parfois la surprise d'une épine rose.~~

~~Puis on débouch~~ Puis une allée d'arbres commençait qui semblait savoir
 où elle conduisait



On prenait une sorte d'avenue de grands arbres qui avait l'air de savoir où elle conduisait. ~~Je l'ai revue si souvent~~ Souvent depuis revoyant des arbres pareils en Normandie, en Bourgogne, soudain je sentais une sorte de douceur m'envahir et mes états de conscience actuels glisser doucement pour en laisser apparaître un très ancien. « J'ai déjà vu ces arbres », où ». C'était si vague que je pensais que c'était seulement en rêve. Et puis je me rappelais c'était l'avenue qu'on prenait en sortant de la ville pour aller sur la route de Villebon. J'ai eu si souvent envie de la revoir, cette avenue, qu'elle est devenue constamment dans mes rêves, plus mystérieuse encore qu'elle n'était dans mon souvenir, dans mon désir, pleine de femmes mystérieusement dans l'ombre, avec leur visage seul éclairé, et surtout ce sentiment si particulier d'un lieu qui ne ressemble à aucun autre, que ~~no~~ tel que nous imaginons chaque lieu que nous ne connaissons pas encore, et que nous ne trouvons jamais quand nous y allons. Ce désir obsédant d'épuiser la particularité d'un pays et de l'exprimer a fini par devenir comme une sorte de malaise intellectuel qui me revenait en rêve, comme des malaises physiques. Je sentais l'extrême particularité de cette avenue, ^{je la sentais inexprimable} j'allais l'exprimer, je me réveillais. ~~Au-~~
~~jour~~ Puis les arbres se multipliaient, c'était une forêt, mais le sentier tournait les arbres s'éclaircissaient, et on arrivait sur une route ~~don~~ très élevée, bordant de profondes vallées bleues qui fuyaient de chaque côté vite fermées par des coteaux et qui s'enfuyaient ailleurs, où on ne les voyait plus. Puis la route tournait encore et c'était une vaste plaine, vide, sous un ciel bleu, vacant, où quelques nuages blancs avaient été laissés

~~En~~ Avant de gagner ce qui était proprement la route de Villebon on prenait une sorte
 de grande avenue d'arbres qui semblait savoir où elle conduisait. Même aujourd'hui
 où tous les ^{pays} ~~m'ont~~ l'un après l'autre refusé l'essence ^{particulière} ~~mystérieuse~~ que je rêvais en chacun
 d'eux ^{lieux de la terre} ~~quand je lisais leur nom~~ et m'ont appris l'un après l'autre l'inutilité de
 ces voyages dont leur nom éveillait en moi un désir insensé, il me semble que cette
 avenue doit contenir quelque chose d'analogue à ~~d/ce~~ dont j'ai tant rêvé. ~~Quelquefois dans~~
~~une promenade, des~~ ^{réellement} ~~Quelquefois~~ je la vois en rêve, des femmes ^{à demi} ~~a~~ cachées dans l'ombre
 y ~~montent~~* ~~p~~ sont occupées à d'invisibles travaux. Je sens, et cette fois non plus
 par l'imagination, je sens directement l'essence ^{c'est} ~~mystérieuse~~ d'un pays, mon imagination
 qui voit, c'est mon rêve que je vais vivre, mais alors je m'éveille. D'autres fois
 c'est éveillé que j'ai cette sensation merveilleuse, mais au moment même où je
 vais saisir la particularité ~~mystérieuse~~ de l'allée d'arbres, je m'endors, où si je
 me force à rester éveillé je ne la vois plus. Car il est vraiment des choses qui ne
 doivent point nous être montrées. Et à voir que toute ma vie s'épuise à essayer
 de voir ces choses, je pense que là est peut-être le secret caché de la
 Vie. Les arbres s'~~épan~~^{and} multipliaient, on traversait un moment la forêt de Bar-
 bonne, puis ils s'éclaircissaient et on rejoignait ^{vraie} la route de Villebon,
 dominant d'un côté ~~des/e~~ profondes vallées bleues qui tour à tour s'entrouvraient et
 se refermaient, entre de hauts coteaux, s'enfuyant ~~dans~~ vers un horizon que les
 coteaux nous cachaient et auquel elles semblaient appartenir. ~~Ma~~ ~~E~~ Nous
~~n'~~étions pour ainsi dire entourés des formes d'un autre pays qui ne faisaient
 que passer par là, et ~~s'enfuyaient~~ dont nous n'apercevions que le commence-
 ment, ou la fin, audessus de nous, dans une lumière bleue. De l'autre côté
 la route était de plain pied avec une vaste plaine, entièrement vide car nous y
 arrivions d'ordinaire à l'heure où les paysans ~~avaient~~ quittaient leur travail,
 audessus des champs vides, le ciel vacant ~~semblait~~ était tout bleu et comme
 les instruments de travail sur les sillons, de gros nuages blancs avaient été
 laissés sur les côtés. Tout semblait immobile à jamais comme dans le tableau
 d'un peintre. Mais pourtant les nuages blancs, comme des cadrans solaires naturels,
 montraient par l'inclinaison où ils recevaient la lumière qu'il était très bas et que bientôt
 le soleil baisserait. ~~Et au moment où la route p~~ Nous ~~lais~~ Bientôt la route

quittait cette plaine et nous avions devant nous une immense vallée, des coteaux très élevés sur lesquels ^{une} ~~des~~ forêts faisait un déchiquetage de croix, et sur un autre coteau plus lointain encore, le clocher d'une église, seule dans tout le paysage, inscrivait dans le ciel bleu son petit triangle clair. « Quel magnifique point de vue dit un jour l'adjoint qui nous avait accompagné. J'en fus stupéfait.

Sources du Loir

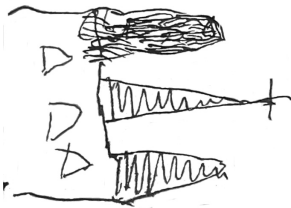
C'est ~~sur la route de Meséglise que j'ai appris~~ probablement aux promenades du côté de Meséglise que je dois de ne pouvoir quand je longe le ~~talus~~ ^{taillis} talus d'un champ, apercevoir posé sur une tige verte au milieu des blés les deux ailes rouges d'un coquelicot, sans ressentir une joie profonde, / que la beauté d'une fleur ne serait pas suffisante à me donner. Je dis des autres fleurs que je les trouve belles, mais celles là et ~~et~~ plusieurs autres, si je les aperçois d'une voiture, je fais arrêter et je descends les ^{aller} ~~cueillir~~, comme je m'écartais autrefois de mes parents pour aller les cueillir. Et ~~un champ~~ ^{regarder de près} sans elles, / un champ pour moi n'est pas un champ. Et ~~vivre près d'un champ où il y en aurait serait c'est un de mes rêves de bonheur. Quand je r~~ Un champ plein de coquelicots me fait penser que la poésie est une réalité et que le bonheur et la bénédiction peuvent descendre sur la terre.

C'est aussi aux promenades du côté de Meséglise que je dois d'aimer tout autant les bleuets, presque autant la toison pourprée du trèfle, mille fois plus la fleur blanche du pommier que je reconnaîtrais entre mille autres, à l'émotion ressentie, comme une femme aimée qu'on ne peut confondre avec aucune autre. Mais c'est ~~sur le à un~~ ^{devant} au « côté de Villebon » que je dois ~~la~~ ^{ma} tendresse plus profonde encore pour l'aubépine, si grande, si persistante au cours de ma vie, que j'ai peine à croire qu'elle ne sache pas de quelle prédilection elle est l'objet. Quand en poussant des cris de joie, à un âge où je ne pouvais même pas articuler son nom, quand je l'apercevais tendant sur ses petites branches aux feuilles ajourées la mousseline embaumée de ses fleurs, l'avais-je déjà vue à l'église sur l'autel et est-ce cela qui a commencé à lui donner pour moi quelque chose de sacré qu'elle n'a jamais perdu. Mais ma tendresse pour elle n'a rien de cette simple admiration pour une belle fleur qui ~~peut~~ pourrait tourner à l'ennui comme toute satisfaction purement esthétique. Elle ~~sup~~ Sa floraison ~~pour~~ suppose pour moi ~~ta~~ des charmes indicibles de vie délicieuse, entre les jeux du parc, les merveilleuses lectures de la maison, les mois de Marie de l'église. Et ~~p~~ quand je l'aperçois devant une haie je m'arrête devant le miracle de ses fleurs comme devant un rêve bien réel dont ce serait le bonheur de vivre la douceur, toute ~~la~~ ^{les sciences philosophie} de le comprendre, et tout l'art de le recréer. C'est au côté de Villebon que je dois d'aimer aussi d'amour ~~un peu~~ mille fois moins mais un peu tout de même le

miracle des fraises ~~dans les bois, des cerises~~ ^{d'agate} ^{cerisiers}
 sous leurs ^{grandes} feuilles courbées, des cerises dans les ~~arbres~~, des pervenches, des
 ne m'oubliez pas de soie bleu pâle. C'est sur la route de Meséglise que j'ai appris
 à aimer l'air vif en plein champ, le/a ~~pas~~ douceur de frapper du pied le sol des labours,
~~et ces~~, l'ombre noire au pied des pommiers, la tristesse des bruits à l'automne
 comme dans une maison démeublée. Mais c'est du côté de Villebon que j'ai remarqué
 pour la 1^{re} fois la ^{rose} ~~pourpre~~ mystérieuse/x qui s'élève audessus des bois, ^{après le coucher du soleil} qui fait paraître
 les branches toutes noires, qui se reflète rouge dans l'eau, et qui ~~donne~~ rendrait triste et
 ferait rêver, s'il ne donnait si envie de rentrer, d'être à tables avant la nuit
 tout à fait venue devant un bon feu, avec la lampe allumée, et la perspective d'un
 agréable dîner près de soi. ^{Bien des années} ~~Plus tard~~ sur la route de Meséglise j'ai connu un plaisir diffé-
 rent. Villebon j'ai connu un plaisir différent de celui de se promener tout le jour et de rentrer
 à la nuit, c'est celui de rester chez soi à travailler le jour et avec la Duchesse
 de Villebon, ~~de~~ qui avait l'habitude de dîner à l'heure où j'étais couché des années
 avant quand j'étais petit, de partir à la nuit ~~nous~~ se promener. Alors les dernières gens
 qui rentraient, c'est en partant que nous les croisions en traversant le village quand nous
 voyions audessus des toits la lune déjà d'or dans le ciel encore rose. Puis la
 lune régnait tout à fait et nous marchions dans les chemins dominant ces vallées
 dont nous voyions des files de moutons à la toison bleuâtre, au nez rougeâtre ^{et noble} de
 jeunes premiers, rentrer confusément, cependant que nous nous rangions pour les laisser passer,
 jouissant de l'étonnement que notre promenade singulière causait, et bientôt nous
 trouvant seuls dans les champs, le silence, le clair de lune. ~~Souvent dans ces~~
~~promenades il y eut des m~~ Quand on est seul avec un autre être dans l'univers
 vide, il semble que seul on existe pour lui. J'eus alors quelquefois en
 descendant avec elle les vallées fantastiquement éclairées par le clair de lune pour
 notre promenade fantasque, la sensation que j'existais réellement pour elle dans l'univers, que
 je n'étais pas une image qui passe et s'efface. Mais ~~le lendemain je voyais la mort~~
 des amis à qui je l'avais entendu si tendrement parler, sa voix s'appuyant ^{je me} ^{a la} ^{souvenais} sur leur
 existence, que je ne pensais pas qu'elle pourrait vivre sans eux, devenus ce « pauvre un tel » :
 dont on ne parle jamais, dont on peut parler. Et après une longue marche nous rentrions
 nous voyions dans le village les maisons nous montrer et nous nous réjouissions quand
 la grande silhouette du château nous présentait les deux grandes fenêtres éclairées nous faisant
 présager pour l'heure où tout le monde dort, le dîner délicieux, les conversations des amis
 la musique fort avant dans la nuit.

Pour revenir au temps où je ne connaissais que le « côté de Villebon et le côté de Meséglise quand je fus amoureux ~~j'aimais dans la~~ ^{, pendant} es promenade dans ces champs infinis et plats de Meséglise, où un souffle de vent traverse des lieues sans rencontrer d'obstacle, où un rosier n'embaume pas, où un angelus ne tinte pas, où une brise ne s'éveille pas à dix lieues de là sans venir jusqu'à nous, je me disais : cet air elle l'a respiré, brise va jusqu'à elle, dis lui mes larmes, unis nos pensées, chant des cloches. Mais quand nous allions du côté de Villebon, ~~tout était~~ je voyais dans un bas fond ~~traversé par~~ une petite maison ~~qu'elle~~ qui avait l'air isolé de tout, enfermée sans vue, enchaînée à un pli de rivière caché de nénuphars et de plantes aquatiques, triste, inconnue, attachée au sol humide. Et je pensais à la tristesse de vivre là toujours sans elle, pour l'oublier, de ~~sentir peu~~ ^{venir} à faire taire ~~ces/ses~~ révoltes le soir d'accepter l'oubli l'isolement, de rentrer dans le sol, dans l'immobilité, perdu dans ces terres infrequentes. Une femme ~~ave au v~~ élégante, avec un triste visage était sur le balcon, je pensais qu'elle aussi était venue là oublier un amour. Mais aussi comme on doit alors épouser la terre, quelle meilleure manière de connaître l'âme de ses lieux perdus, de leurs habitants, que de devenir leur habitant, d'avoir à soi ce lieu, cette maison ignorée, ce pli dormant de rivière enfoui sous sa végétation aquatique, d'être justement la personne dont nous cherchions à pénétrer l'âme. Mais je sentais bien que j'aurais vite fait ~~par la pe~~ en y volatilisant perpétuellement mon âme d'anéantir celle de ces lieux et de les pénétrer de mes pensées toutes connues de moi plutôt que de recevoir, autrement que dans les premiers jours, d'un malaise sans pensée, l'impression de la leur. ~~Je ne s~~ Et Des voitures passaient, des trains sifflaient, des fils télégraphiques chantaient je me sentais unie à celle que j'aimais. Ce train m'apporte peut-être une lettre ^{qui court vers moi} C'est peut-être sa tendre pensée que ~~ses/ces~~ fils sont entrain de me chanter. Je pourrais avoir la lettre ce soir, je vais l'avoir, elle commence par ces mots. Et je savais maintenant que je ne l'aurais pas, parce que ~~ce n'est~~ il n'y a pas de raison pour qu'exactement ce qu'on imaginé se réalise aussitôt. Et si cela était arrivé il m'aurait semblé que ce n'était pas vrai, la réalité n'aurait été qu'une sorte d'imagination de moi, ^{émanée} ne m'aurait pas apporté quelque chose d'indépendant de moi qui pût me donner de la joie. ~~Et Je n'aura~~ Ce n'est pas pour moi que ces fils chantent, ce n'est pas une dépêche pour moi qu'ils transmettent me disais-je et pourtant ajoutais je

je en pleurant, « si tu voulais, si tu avais voulu, ce serait ta dépêche, je l'aurais
 en rentrant méchante » je trouvais du plaisir à courir loin de mes parents, à me sentir
 seul, à me ^{'asseoir dans un lieu où on ne} ~~caché derrière une pierre~~ pouvait me voir, à pleurer, à
 chanter en écoutant ma voix ~~dans~~ « Les reproches ne servent point » ou « Adieu
 des voix étranges m'appellent loin de moi », à prier le Christ du Calvaire, quand
 nous le passions devant lui au retour, et comme il était souvent tard car
 mes parents ne calculaient pas le temps que nous mettions pour revenir de la descente
 de Villebon, à regarder les étoiles s'allumer, à me dire qu'elles les regardait
 sans doute en ce moment, à me dire qu'elle m'aimait si j'en apercevais cinq à
 la fois, à recommencer si je n'en avais vu que quatre, et si je n'en voyais encore que
 quatre, à me dire que ~~que~~ ^{exactement} cela faisait cinq quatre étoiles, et une phrase : « Je t'
 aime ».



Une fois nous avions poussé plus loin que d'habitude sur la route de Villebon nous étions allé aux Sources du Loir.

Je n'avais jamais vu Villebon. Quelquefois Madame de C disait à Maman, il faudra un jour venir à Villebon.

[Séjour au bord de la mer]

La question de savoir si en voyage on doit faire ou non de
 nouvelles relations, question qui vient de se poser je suppose un g^d
 nombre de fois pour tous nos lecteurs pendant les mois qui viennent de
 s'écouler est en réalité résolue par la meilleure portion de
 l'humanité dans un sens qui me semble déplorable pour ce qu'il est des-
 tructeur de la sincérité et de la vie. Ma grand mère elle ignorait je peux
 dire sincèrement les personnes qui habitaient l'hôtel. D'ailleurs eût elle
 aperçu dans la salle à manger
~~reconnu sa meilleure amie qu'elle eût pen~~ que la pensée ~~que~~ constante de
 des amis à elle
 ne jamais nous faire perdre dix minutes de mer, de soleil, et plus souvent hélas
 de froid et de pluie, l'aurait empêché de « reconnaître » quelqu'un à qui il
 aurait fallu parler, « faire des frais ». ~~Nous ne rentrions que pour manger~~
 Sur la plage
~~quittions la plage que pour mang~~ nous ne quittions la mer, (ma grand'
 jamais
 mère pouvait s'en apercevoir à ses jupes trempées) montant et descendant avec elle
 elle suivant le flot avec son pliant, et nous ne quittions la plage que
 juste le temps d'aller déjeuner. Encore ne la quittions nous pas des yeux car
 ma grand mère s'était fait retenir une table ~~tout~~ contre la baie vitrée, qu'
 au refus formel du directeur de l'hôtel de nous faire servir dehors
 elle tâchait toujours de faire ouvrir malgré les récriminations des clients. Quelque-
 fois si le maître d'hôtel avait refusé elle essayait de la manœuvrer elle-même.
 Et dès qu'elle était ouverte tout s'envolait, les menus couraient dans le
 posés sur les tables
 les voiles s'envolaient dehors.
 hall, ~~ce n'était qu'un cri. Devant le tollé général, on venait vite~~
~~refermer~~ Ma grand'mère en riait beaucoup mais les autres personnes le
 prenaient beaucoup moins bien. C'était un tollé général, le maître
 d'hôtel était obligé de fermer non sans avoir adressé quelques
 observations à notre endroit qui faisaient notre désespoir à mon frère et à
 moi mais ~~passaient~~ étaient bien loin d'atteindre ma grand'mère ~~qui dont la~~
~~pensée rivée aux vagues et au vent~~ qui trouvait ces gens « communs » et
~~regard~~ regardant le soleil sur la mer disait : « Quelle pitié de ne
 pas profiter de ce beau temps d'être enfermé ici comme à Paris. Mes enfants
 déjeunez vite pour aller retrouver la mer ». ~~Une autre dame ne~~

Si ma grand mère ne souffrait pas ~~d'être ign~~ de ne pas être connue des personnes qui habitaient l'hôtel, et d'être un peu méprisée par eux, peut-être n'en était-il pas de même de quelques autres personnes. Mais les gens ont tellement pris l'habitude de dire d'une chose qui les contrarie qu'elle leur agréable, s'ils jugent cela plus flatteur, ~~et~~ qu'ils ont pris depuis bien longtemps l'habitude de se le dire à eux-mêmes et de le croire. De sorte que ~~nous vivons au milieu~~ notre âme vit entourée d'une série de plaisirs qui n'~~en sont~~ sont que des mécontentements inavoués ou au mieux un vague ennui réputé plaisir, et laisse à ~~un~~ distance et non goûtés par respect humain les plaisirs naturels, qui à vrai dire quand on peut les goûter ne sont pas bien vifs mais au moins ont l'avantage de ne pas nous donner l'impression de vivre toujours au milieu d'impressions travesties. Ainsi la vieille dame qui dînait à une table voisine de la nôtre, je suis bien sûr qu'en arrivant dans un hôtel elle aurait voulu que tou~~t~~~~s~~/tes les personnes qui causaient dans le hall, que le financier, le médecin connu et la vicomtesse provinciale, ~~sach~~ lisent écrit sur sa figure qu'elle connaissait la Duchesse de T et avait une lettre d'elle dans sa poche et ~~que~~ bien d'autres choses qui lui auraient donné une estime que son petit « ~~deuil~~ deuil » noir et blanc ne leur donnait nullement. Mais elle avait pris l'habitude de se dire qu'elle était indifférente à l'opinion des autres et qu'elle désirait ne pas connaître les gens qu'elle rencontrait en voyage. ~~De Pour~~ Et pour ne pas avoir à expliquer qui elle était et ne pas souffrir d'être méprisée des autres elle avait tendu entre elle et les autres – entre elle et la vie – un certain nombre de personnes qui étaient chargées de faire comme une série d'enceintes vivantes

Dans chaque nouvelle ville, dans chaque nouvel
entre elle et la vie. Elle arrivait ~~dans un nouvel~~ hôtel, elle
arrivait, précédée d'une gouvernante qui retenait ses chambres,
accompagnée d'une femme de chambre, d'un chauffeur. Et quand
~~elle arrivait elle venait~~ son automobile arrivait devant l'hôtel et
qu'elle montait à ce qui était déjà sa chambre, ~~à~~ sa gouver-
nante l'attendant sur la porte, ~~et~~ sa femme de chambre ~~refermant~~
elle jouissait d'une sorte d'exterritorialité n'ayant pas le sentiment
de mettre le pied sur une terre étrangère mais de continuer de vivre
dans un même ~~petit~~ microcosme qui se déplaçait avec elle ~~dont~~
aux frontières duquel se tenaient en sentinelles
sa gouvernante, sa femme de chambre, son maître d'hôtel et son chauffeur ;
~~for for~~ et pour rejoindre une chambre où déjà on avait préparé tous ses
objets venus de Paris. ~~Ma~~ Et quand elle ~~passait~~ gagnait rapidement
sa chambre traversant le hall sans regarder personne et répondait
le plus brièvement possible au directeur de l'hôtel à qui elle n'avait pas
à se nommer que sa gouvernante avait déjà mis au courant de
tout ce qu'elle désirait, sans doute le directeur de l'hôtel se disait
que c'était une fière dame qui ne voulait avoir de rapports avec
personne ; ~~mais je me demande moi si ce n'était pas l'orgueil~~
~~un mensonge elle ne vivait pas dans un mensonge destiné à lui~~
~~masquer la réalité~~ et quand elle descendait déjeuner et qu'elle
gagnait sa table et jetait sur les personnes entrain de déjeuner
un regard qui semblait ~~les me~~ leur signifier son indifférence et sa
supériorité mais qui ~~semblait~~ probablement ne signifiait cela que pour
elle car ils avaient un peu l'air de rire en la regardant, je me
demande si tout cela n'était pas un mensonge dans lequel elle
vivait, destiné à lui masquer la réalité et qui avait fini
par la lui masquer en effet. Je me demande si elle n'avait
pas été une personne très intimidée d'arriver dans un nouvel hôtel,

très soucieuse de l'opinion des beaux messieurs qui y fumaient
 ou causaient dans le hall, ^{ou} partaient en promenade, très
 très désireuse de les connaître, de leur plaire, peut-être d'y trouver un amant
 angoissée d'entrer dans une chambre inconnue. ~~Et puis~~

Mais son orgueil et sa sensibilité souffraient de ces premières mi-
 nutes où il fallait être regardée avec ^{méfiance} ~~indifférence~~ ^{pa} – croyait-elle
 par le directeur de l'hôtel, comme un client peu chic, peut-être –
 de ne pas pouvoir faire connaître ^{vite, peut-être jamais, et en tous} qui elle était à tous ces gens
^{cas sans peines qui aurai}
 enfin de ne pas être dédaignée de ceux à qui elle souhaitait

de plaire, sa sensibilité, sa santé peut-être souffraient de
 ce premier tête à tête avec un pays ^{étranger} ~~nouveau~~, avec ~~des~~ une
 chambre nouvelle, au milieu de meubles qui ne la connaissaient
 pas. ~~Il y avait dans tout~~ Même si au bout d'un instant elle

avait pu citer des références au patron de l'hôtel, peut-être
 plus tard entrer en relation faire savoir quelles étaient les
 siennes au beau monsieur à gardénia, au jeune homme
 en bottes à l'écuyère entrain de flirter avec une dame,

~~il y avait~~ peut-être si elle avait pu s'habituer à la chambre,

contracter ~~avec~~ amitié avec ~~l'écuyère~~ ~~ces~~ ~~tab~~ portraits qu'

elle ne connaissait pas, avec ces deux vases chinois dont

l'accueil était glacial, il y avait ~~une 1^{re}~~ ~~mi~~ un

premier temps d'acceptation d'une réalité nouvelle qui était

trop pour elle. ~~Sans doute~~ ~~elle~~ dans deux mois serait-elle

^{Peut-être}
 connue du jeune homme en bottes à l'écuyère et ce serait-il

lui qui souhaiterait d'être reçu par elle à Paris. Peut-être

dans quelques jours ~~ce serait-il~~ ~~elle qui aurait~~ ~~pensé~~ quand elle

penserait à partir ^{pe/dames tenant} le/es ~~vases chinois~~ ~~eux-mê~~ une rose

à la main audessus la porte lui ferait-elle un regard

à sentir son cœur se fondre à la pensée de s'en séparer, et
 dans les vases chinois eux-mêmes reconnaîtrait elle de vieux
 amis qui silencieusement s'étaient mis à l'aimer et dont
 elle ne se séparerait pas volontiers. Quant au directeur vrai-
 semblablement au bout d'une ½ heure il aurait compris
 qu'il avait à faire ~~un~~ à un client de choix. Mais même
 avec lui il y avait cette première minute, cette première
 parole adressée qui était l'acceptation d'être prise pour
une minute pour l'étrangère peut-être méprisable. Et
 elle avait supprimé cette minute en envoyant sa gouver-
 nante. Elle avait ^{fait enlever} ~~supprimé~~ les d'avance les vases chinois
 et en faisant ressembler la chambre autant que faire
 se pouvait à sa chambre de Paris ~~en la~~
 Elle avait supprimé toute la période où ce M^r en bottes
 à l'écuyère ~~croirait~~ ^{à qui elle désirait plaire} aurait pu la mépriser en
 niant qu'~~elle~~ elle eût désiré lui plaire, comme elle avait
 nié qu'elle eût peur du premier contact avec le direc-
 teur et avec sa chambre. Et elle avait donné comme ~~un~~
 traitement à son âme ~~pour la mettre au bout de~~
~~quelques jours dans l'état de mensonge~~ la même parole
 qu'elle disait aux autres et qui ~~était~~ au bout de peu de
 temps devait la mettre ~~sous~~ ^{son} l'influence médicamenteuse
 et intoxicante : « C'est si assommant de s'entendre
 avec le directeur d'hôtel que j'envoie ma ~~d~~/gouvernante.
 Les chambres sont si laides que j'amène de mes petites

J'aime bien voyager
 pour affaires que ce soit joli. Pourvu que je connaisse personne et
 qu'on ne me demande de faire la connaissance de personne
 c'est si assommant de faire de nouvelles connaissances.

Et aussi sensibilité délicate ~~qu~~ et frémissante qui ~~a eu~~
~~besoin de se faire sa ma~~ analogue à un frémissant coli-
 maçon que suivi de toute sa maison, elle allait dans la
 vie ~~av~~ suivie de son chauffeur, de son maître d'hôtel, de
 sa gouvernante, de sa femme de chambre de ses affaires, qui
 mettaient leur croute plus dure entre la vie et sa
 sensibilité trop délicate. Mais ainsi ~~s~~/cette sensibilité
 délicate n'était plus affectée directement par la vie,
 ayant toujours entre elle et la ^{réalité} ~~vie~~ cette ~~eu~~ carapace
 qui supprimait les contacts. ~~Et elle~~ Elle avait supprimé
 de sa vie ~~les lieux nouveau~~ le travail qu'on est obligé de
 faire pour s'accommoder à des lieux nouveaux, à des gens nouveaux,
 pour rebâtir perpétuellement sur un sable inconnu le château
 de cartes de sa « situation » mais ainsi elle avait supprimé
 de sa vie les lieux nouveaux, les gens nouveaux, la vie. ~~Et~~
 N'était-il pas un peu dans le même cas le ^{riche élégant} ~~gentilhomme~~ que je voyais
 à une table plus loin avec sa maîtresse et deux amis, ~~qui eux aussi~~
~~Il voyageait partout~~ Sa maîtresse était charmante et intelligente,
^{s'était habituée} avait pris tous ses goûts de art,
 pleine d'esprit./, ~~et était habituée comme lui à vivre dans ce petit~~
^{de lecture, de bibeloterie, de causerie et son amitié pour quatre ou}
~~groupe élégant qui se transport~~ Ils étaient là cinq ^{exquises per-}
^{êtres charmants} ~~sonnes~~ qui se plaisaient dans la société les unes des autres à Paris
^{et lui et elle et eux}
 et ne voyageaient qu'à condition de pouvoir comme à Paris dîner
 ensemble, excursionner ensemble, aller au théâtre ensemble

~~Mais elle~~ Or sa maîtresse était charmante Ils ne venaient dîner que
 très tard quand il n'y avait plus personne dans la salle à manger pour être bien
 entre eux, ~~à~~ et s'il y avait eu encore du monde ne leur jetaient pas ce
 regard dédaigneux de la vieille dame car ils se sentaient plutôt admirés et
 enviés et n'avaient pas besoin d'affirmer une ^{petite} supériorité qu'ils pouvaient
 croire reconnue à leur élégance ~~et~~ leur charme. ~~Mais~~ Mais cette
 maîtresse ~~charmante et/charmante~~ élégante tendait entre cet homme riche et
 la vie un voile souple et parfumé qui ne l'en séparait moins.
~~Son horizon se~~ La toilette différente qu'elle mettait chaque soir pour
 descendre dîner lui terminait l'univers, comme sa gouvernante à la
 vieille dame et quand ils inventèrent pour ~~fin~~ ne pas être au milieu de
 tout le monde dans la salle à manger de l'hôtel de partir tous les soirs
 – très tard, à l'heure où tout le monde finissait de dîner – dans un
 restaurant élégant où ils avaient un salon à part – leur automobile
 qui les attendait – ^{et où ils partaient} leur faisait tourner le dos à la
~~leur automobile qui eût pu les mener le jour dans~~
^{vie.}
~~le pays merveilleux et ne les menait dans la nuit où les~~
~~chemins creux parés d'aubépine n'étaient plus qu'une rue des la P~~
~~Capucines quelconq~~ Eux aussi fai Même ce pays merveilleux que leur
^{ces chemins où les pommiers ^{et l'aubépine} regardent la mer}
 automobile eût pu leur faire visiter, ~~ne~~ ils l'asservissaient à n'
^{aperçoivent}
^{à l'heure où d'autres}
 être pour eux, ne sortant qu'à la nuit noire que ~~le Paris où l'on~~
^{se couchent}
~~les rues quelconques que ces et in~~ l'image noire et toujours
 partout la même du trajet qu'il faut faire de son cabinet
 de toilette à une ~~salle~~ cabinet de restaurant ou à une salle
 à manger mondaine, ~~du/e moment où~~ l'endroit où on vient de
 se donner un dernier coup de peigne, et d'assujettir ~~s~~ une fleur
 à sa boutonnière, ~~au~~ ou de mettre un peu de rouge à sa lèvre et
 d'hésiter entre deux chapeaux, au moment où on tend son
 pardessus ~~à/au son~~ valet de pied et où ~~on~~ après être un coup d'
 œil à la glace et un frémissement de la peau dans la chemise
 blanche, on entre et on tend la main. Cette rue des Capucines

quelconque qu'on ne reconnaît même pas du fond de l'auto où on achève
de mettre ses gants ~~en~~ et où en voyant qu'il est huit heures 1/2 on
souhaite la mort des passants qui nous retardent, oui voilà ce que
devenaient pour eux les merveilleux chemins de Normandie.
Apporter ses ~~objets~~ affaires avec soi, c'est ne pas vouloir com-
munier avec ses chambres inconnues, entrer dans une vie
nouvelle, mais emmener sa maîtresse avec soi c'est
ne pas vouloir communier avec ses femmes inconnues, entrer
dans une vie nouvelle. Mon oncle n'était pas ainsi et
le jour où n'ayant réussi à connaître aucune des femmes
d'un pays, à se faire présenter à aucune de ses jeunes filles, à
prendre la taille d'aucune de ces servantes, il écrivait en désespoir
de cause à sa maîtresse de venir, il lui semblait faire acte
de renoncement, de mensonge, ^{et} de substituer par un ex-
pédient à la pénétration de la réalité une superposition en faisant
semblant de ~~tirer~~ mener une vie complète là où tout simplement
il substituait à la partie de la vie qu'il ne pouvait explorer,
quelque chose qui n'était pas d'elle. ~~Aussi~~ Ce n'est pas lui qui se
serait enfermé dans ses relations anciennes, dans le sentiment de
son quant à soi, de sa « situation ». Sa situation, mais ~~ce n'était~~
pour lui ce n'était plus pour lui une chose existante mais une chose finie
qui avait pris la forme d'un outil utile pour lui en faire une
nouvelle. ~~Car la~~ La situation qu'il avait dans le faubourg ~~de~~ Germain à
Paris, maintenant qu'il en connaissait toutes les femmes ce n'était
plus rien qu'une sorte de masse inerte, sans valeur en soi, mais
très utile pour tâcher par des lettres de ~~reco~~ tant très utile comme truelle
pour s'en bâtir une ~~dans~~ n'importe où dans le village ou la ville d'eux

où il arrivait et où il se trouvait une femme qui lui plaisait. H

~~Car s'il n'avait pas de vanité po de sa si C'e était l'outil n'était pa~~

En tant que situation dans le faubourg S^t Germain dont il connaissait toutes les femmes cela ne lui était plus rien. Mais en tant que situation possible ~~dans entre~~ ^à Quimper Corentin où la fille du juge au tribunal de 1^{re} instance lui plaisait et semblait ne pas faire attention à lui c'était énorme. Cette situation en un mot n'était pas une demeure où il eût été assez sot comme certains pour se prélasser. C'était une maison démontable avec laquelle il voyageait et qu'il s'efforçait selon les possibilités de chaque pays de reconstruire partout où il se trouvait de manière à y faire bonne figure. Peut-être eût-il pu arriver auprès des jolies femmes de chaque pays à ~~réussir~~ ^f aussi bien sans faire cette même belle figure d'homme élégant. Mais il ^{s'} avait trop d'amour propre pour ~~préférait~~ ^{mettait} ne ~~prisait~~ la vanité qu'au service de l'amour et la tenait en elle-même pour rien, en revanche il ne possédait pas de ces âmes comme celle de ma g^d mère qui ne comprennent pas ce que c'est que la vanité et même si ~~elles~~ on pouvait les imaginer logées dans le corps d'un jeune homme amoureux, ne se soucieraient pas d'éblouir celle qu'ils aimeraient. Et par là si je considère mon oncle, maintenant qu'à distance je comprends et reconstitue sa vie, comme ^{bien} plus près de la vie que la vieille dame précédée de sa gouvernante et suivie de son chauffeur, ~~et~~ que l'homme élégant lui-même vivant toujours ~~entre~~ avec sa maîtresse dans la même société choisie, pourtant je crois que ce besoin de paraître brillant à ce qu'il aimait ou courtisait, d'aborder les femmes par en haut, d'une situation qu'elles enviassent, en ayant l'air de condescendre, je crois que là encore il y avait ~~rien~~ dans une certaine mesure

comme chez la vieille dame sensibilité et timidité qu'on
 ne veut pas mettre à l'épreuve, renoncement à non pas à la
 vie, à ses joies nouvelles, comme chez la vieille dame, mais
 au contact complet avec la vie. Mais quant à ses relations
 je le répète ce n'étaient qu'inutiles chaînes d'or jusqu'au
 jour où trouvant un plat à son goût – ~~il peut-être pas toujours~~
~~pour coucher, souvent seulement pour le flirt et l'amitié,~~
~~pour avoir connu~~ comme un homme qui ~~ava~~ aurait une
 chaîne d'or et aurait besoin de bijoux, il la ~~trans-~~
~~fo~~ vendait au 1^{er} changeur contre de l'argent aisé-
 ment échangeable. Toutes les amabilités qu'il avait
 faites dans ~~son~~ sa vie à une duchesse, toute la « situation »
 qu'il s'était faite auprès d'elle, il le résumait,
 par une impérieuse demande, avec une lettre de recommandation
 lui permettant d'avoir accès, parce que sa fille était
 jolie, chez un fermier. Aussi comme les mouve-
 ments de notre sang par exemple se révèlent aux
 autres, même à ceux que nous prétendons ne pas les
 comprendre, par des lignes sphigmographiques toujours
 les mêmes, aussi comme on le reconnaissait à ces
 lettres qu'on recevait souvent de lui, demandant
 avec une ~~diplomati~~ indifférence feinte, sous
 des prétextes inventés, avec une diplomatie dont

^{dont}
~~que~~ ^q ~~don~~ la persistante originalité, bien reconnaissable
à tous, de son caractère, ~~persis~~ rendait les habiletés plus
démonciatrices que des maladresses, une lettre d'introduction
une invitation, ou simplement renouant avec des amis qu'il
n'avait pas vus depuis longtemps et dans l'orbe de qui il jugeait
pouvoir rencontrer la personne qui lui plaisait au moment.
~~Ainsi mes~~ Je/Ainsi je me rappelle avec une certaine tristesse
la fin de non recevoir constante que mes parents opposaient
toujours assez demande. À chaque lettre de lui on se méfiait,
on refusait de lui faire connaître telle personne qui/e nous
~~co voyions~~ mettions en rapports si facilement avec tant de
gens qui n'en avaient aucune envie, que nous aimions
moins que mon oncle et qui étaient « moins » que lui. ~~Mais~~
Sitôt son écriture reconnue mon père disait : « C'est Florian
qui va nous demander q. q. chose. À la garde ». Et on prétextait
que la personne en ce moment sortait peu, que nous même ne
pouvions pas recevoir. Et chaque fois ~~que je~~ ^{deviné} (quand j'avais
~~saisi~~ la demande de mon oncle à des bribes de conversation) que
je voyais la personne venir, et souvent s'ennuyer seule à la
maison, mes parents n'ayant trouvé personne à inviter, je
pensais quelle joie c'eût été pour mon oncle d'être là, de quel
mystère bienheureux eût été ^{baignée} ~~enveloppé~~ ~~parée~~ notre salle à manger,
s'il avait su qu'elle était ce soir là le monde où elle rayonnait, que
la lampe qui éclairait notre salle à manger était celle qu'elle
voyait, dont la lumière éclairait ses joues un peu pâles, ses
petits cheveux blonds. Il y avait certainement de la part de

mon oncle e/une certaine audace à vouloir du moment qu'
 il était sans cesse sollicité par de nouvelles formes de la vie, à
 vouloir que le monde entier lui servît d'entremetteur. Il ne faudrait
 pas pourtant s'imaginer qu'il se représentait tous les gens qu'ils connaissait
 et tous ceux que ces gens là connaissaient et par qui il disposait d'eux,
 toute cette foule de savants, de princes, de généraux, de duchesses,
 de financiers rangées des deux côtés de la chambre où il voulait
 pénétrer une ^{chacun} chandelle ^{lumière} à la main et lui les congédiant ^{ensuite} après après leur
 avoir payé en amabilités d'une sorte ou de l'autre le ^pprix de la
 chandelle et l'heure ^pd'attente, et comme on dit l'heure d'attente
 Ce serait d'autant moins exact que ^{p, indemnité}bien-sou^s si ^{de dérangement}presque-jamais
~~mon oncle n'arrivait à coucher, souvent~~ parfois mon oncle
~~ne de~~ dès le premier regard ne désirait pas coucher, que
 même s'il l'avait désiré dès le début – ce qui n'arrivait
 pas toujours, il y renonçait en route pour les raisons que nous
 verrons, et qu'ainsi ses intentions, sinon ses désirs, de fornica-
 tion l'ayant abandonné en cours de route depuis le moment
 où il avait aperçu l'objet qui lui plaisait jusqu'au moment
 où il le connaissait assez bien pour pouvoir s'occuper de
 les mettre à exécution, les ~~quelqu~~ rares fois où l'intention
 l'avait accompagné jusqu'au bout la dureté des circonstances
 qui était habituellement la vertu de la demoiselle l'obligeait
 par force à y renoncer. Non ce qu'i le poussait c'était le
 désir, c'était aussi une sorte de sincérité, c'était de prendre
 le désir pour ce qu'il est un chemin qui nous fait espérer de'aller
 à la vraie connaissance des choses particulières, des ~~êtres~~ individus.
 C'était de ne pas « passer » sur une maîtresse habituelle touj[ou]rs la mê[me]

le désir que lui avait inspirée la laitière aux blanches manches qui l'avait
 regardé au coin de la rue quand occupé de reconduire une vieille dame
 il n'avait pas osé quelque envie qu'il en eût, ou pas pu, quelque
 prétexte soudain inventé ~~qu'il eût~~ ^{sans l'avoir vu} la plaquer aussitôt, ou
 le trotin qu'il avait – avouons le – cherché ~~tant vainement~~
~~tant qu'il se promenait~~ (car il car on peut provoquer des expériences,
 les savants appellent cela l'expérimentation) tant qu'il était
 à pied, et ^{qui} quand voyant qu'aucune femme ne passerait plus ^{et vainement cherchée} à
 il était ^{avait arrêté taxi} ~~monté~~ en ~~auto~~, lui avait passé sous le nez, sans qu'il
 ait eu le temps ou le toupet de faire arrêter la voiture, c'était

[Jeunes filles]

Mon

Un jour ~~sur la plage~~, comme deux oiseaux de ^{mer} ~~passage~~ marchant sur le sable et prêts à s'envoler, j'aperçus deux fillettes, plus tout à fait des petites filles, pas encore des jeunes filles que ~~leur aspect nouveau~~ dont l'aspect inconnu, la toilette étrange pour moi, me firent prendre pour des étrangères de passage et que je ne reverrais pas. Elles ^{rieuses,} ~~m~~ semblaient ne ~~rien voir~~ pas voir les autres êtres humains qui étaient sur la plage, et parlaient fort. Bientôt, deux trois autres, de même espèce, ~~arrivant venant des~~ les avaient rejointes. et le tout formait un conciliabule jacassant, sans cesse grossi et pour qui le reste de l'univers paraissait ne pas exister. ~~Je ne les revis pas le jour suivant ce qui me confirma dans l'idée~~ Si ç'avait été de nouvelles arrivantes, je les aurais revu, le soir même, le lendemain ~~matin,~~ le avant, après déjeuner, ~~dans~~ ^{sur} cette petite plage où tout le monde s'apercevait et se retrouvait dix fois par jour ~~aux jeux innocents du sable.~~ Mais ~~une~~ quelques jours plus tard autour d'un superbe break arrêté au coin d'une des rues qui débouchent sur la plage je les aperçus, peut-être pas tout à fait les mêmes, mais il me semblait bien en reconnaître plusieurs. Les unes ^{déjà} ~~dans~~ montées sur le break disaient adieu aux autres qui ne tardèrent pas à rejoindre les chevaux qui les attendaient un peu plus loin tenus en bride par des piqueurs. Cette fois-ci j'en distinguai ~~nette~~ nettement une de ces ~~voyageuses~~ étrangères qui avait l'air décidé et rapide et qui ~~qui avait des~~ qui avait l'air décidé et rapide, de longs cheveux roux qui flottaient au vent dans son ^{un cha} dos, et ~~sur la tête~~ un chapeau formé d'une seule mouette les ailes grandes ouvertes qui semblait faire partie de sa personne ~~au m~~ aussi bien que son nez pur, que ses yeux clairs qui ^{se} ~~me virent~~ en passant, mais ^{fixèrent} comme les yeux d'une mouette peuvent se fixer sur les nôtres, en ne prenant pas conscience de nous, ou comme quelqu'un d'une autre race. Elle arrangeait un petit col de guipure qui devenait charmant, ~~de ne pas~~ comme

une chose ~~faite seulement~~ qui n'avait d'autre but que de couvrir son cou et qui s'en acquittait d'ailleurs fort mal, car elle le tordait, ^{et} le serrait sans cesse, ce qui ajoutait à son charme, d'être sans cesse manié par ses mains, et rapproché de son cou.

~~Mon oncle~~

~~Dans cet hôtel~~ Chez Maman cette indifférence à ce qui l'entourait était sincère. Elle ne savait pas ce qui l'entourait. Chez d'autres elle tenait à diverses causes. Il y avait là une vieille dame

Sans doute ~~à~~ l'attitude de Maman était la plus belle. Mais elle est si rare et l'indifférence à ce qui les entoure n'est chez la plupart qu'

^{Souvent}
~~Tous les jours je rencontrais sur la plage un groupe de quatre ou cinq~~
~~petites filles qui des châteaux~~ Les nobles du voisinage venaient ^{tous les ans} ~~souvent~~
~~passer quelques semaines à C et j'apercevais sur la plage tantôt~~
~~deux, tantôt cinq ou six petites filles, deux déjà jeunes filles presque~~
~~qui ne se mêlaient pas aux autres et les regardaient d'un air assez impoli.~~
~~Une fois j'en Elles Je les distinguai mal d'abord, puis j'en reconnus une~~
~~à sa chevelure rousse, à ses yeux clairs qui m'avaient une fois regardé,~~
~~à un chapeau~~ Toutes, filles de nobles ou de gens riches du voisinage, avaient
des toilettes qui me paraissaient le comble de l'élégance et que je n'aurais
pas su décrire mais dont la particularité venait de ce qu'elles se livraient sans
cesse à des exercices tels qu'équitation tennis ou golf, et se promenaient
en jupe de cheval ou en chemisette de tennis. ~~Elles me parurent~~ Je
les distinguais mal ~~la~~ d'abord

Un jour sur la plage marchant gravement sur le sable comme deux
^{beaux} oiseaux de mer prêts à s'envoler, j'aperçus deux petites filles, deux
jeunes filles presque que leur ~~visa~~ aspect nouveau, leur toilette inconnue,
leur démarche hautaine et délibérée me firent prendre pour deux étrangères
que je ne reverrais jamais ; elles ne regardaient personne et ne me virent
pas. ~~Quelques jours après j'en vis cinq de ce même air qui étaient venues se~~
~~poser en un groupe jacasseur prêt du casino~~ Je ne les revis plus les jours
suivants ce qui me confirma dans l'idée qu'elles n'~~étaient pas~~ avaient fait que
passer sur la petite plage où tout le monde se connaissait, menait la même
vie, se retrouvait quatre fois par jour aux jeux innocents de la plage.
Mais quelques jours plus tard j'autour d'un splendide break arrêté devant la
plage j'en vis cinq ou six du même genre, les unes dans le break qui disaient
adieu aux autres, lesquelles d'ailleurs ne tardèrent pas à rejoindre des chevaux
qu'on tenait en laisse à côté et sur lesquels elles partirent. Je crus bien
reconnaître une des deux que j'avais vu marcher sur le sable mais ne fus pas sûr
mais en distinguai cette fois une à sa chevelure rousse, à l'œil clair et hautain
^{bien nettement} à ses narines frémissantes au vent, ~~à sa/on de cours joyeu*~~
qu'elle posa sur moi, à un chapeau formé d'~~es~~ ^{ailes ouvertes} ~~une seule mouette les ailes ouvertes~~
~~qui semblait voler encore dans le vent audessus de la~~ d'une mouette qui semblait voler encore
dans le vent ^{même} qui soulevait les

les boucles de cheveux roux. Elles partirent. Quelquefois je les revoy[ais] ~~en~~ J'en reconnus bien deux que je souhaitais revoir. Quand j'aper[cevais leur] assemblée étrange parfois ces deux là n'y étaient pas et j'en [étais] triste. Mais ne ~~pouvant savoir~~/chant ni d'où elles venaient ni ^à quels/les heures elles étaient là je ne pouvais m'attendre à leur apparition et me consumais à les espérer sans les voir, ou étais trop troublé de les voir tout d'un coup sans les avoir espérées pour en avoir un grand plaisir. C'étaient les filles ou les nièces des principaux châtelains du voisinage, nobles ou gens riches frayant avec la noblesse qui ~~les~~ venaient passer quelques semaines tous les ans à C. ~~Quelques~~ Quelques uns même dont le château étaient tout voisins fréquentaient la plage en cette saison ~~tout en rente~~ mais en habiter la station même n'étant qu'à leur château n'étant qu'à quelques kilomètres de là. ~~Elles avaient toutes un~~ ~~air~~ Bien que dans leur milieu il y eût sans doute bien des exceptions à cette élégance ~~la sélect~~ le hasard de ce groupement voulait que toutes eussent une grâce, une élégance, une agilité, une fierté dédaigneuse aussi qui les faisaient d'une tout autre race que les petites filles de mon monde. Elles me semblaient aussi habillées d'une façon extraordinaire que je n'aurais pas su définir et qui tenait probablement tout simplement à ce qu'~~elles~~ ^{elles} passant leur temps à des exercices que mes petites amies ignoraient, ^{'équitation} le ~~cheval~~, le golf, le tennis, elles étaient généralement en jupe de cheval, en costume de golf, en chemisette de tennis. ~~Elles~~ Probablement elles jouaient à tout cela loin de la plage et n'y venaient qu'à des intervalles assez éloignés dont je n'avais pas encore su découvrir la périodicité, par exemple je suppose après le golf le jour où il n'y avait pas danse au château de T, ~~ou avant les~~ etc et elles n'y venaient qu'un moment, comme en pays conquis, sans ~~regarder~~ accorder aux indigènes qui l'habitaient généralement qu'un regard hautain, franchement impoli qui signifiait « vous n'êtes pas de mon monde », et parfois sans se gêner échangeaient entre elles un sourire qui signifiait : « Quelle touche ». Notre vieil ami M. T ~~les trouvait en~~ ne cessait de s'élever contre leur mauvaise éducation Maman au contraire n'y faisait aucune attention et s'étonnait, comme d'ailleurs presque tous les gens intelligents qu'on pût ~~f~~ s'occuper de gens qu'on ne connaissait pas et se demander s'ils étaient polis ou impolis. Elles

leur trouvait du chic et mauvais genre, mais il lui était entièrement indifférent
 qu'elles pensassent d'elle une chose ou une autre. J'avouerai franchement
 que je n'avais nullement la philosophie de Maman et que j'aurais passion-
 nément aimé, je ne dis même pas les connaître, mais qu'elles eussent de moi
 l'idée la plus haute. Si elles avaient pu savoir que ^{mon oncle} ~~Papa~~ était le meilleur ami
 de S. A. le Duc de ^{Clermont} ~~Chaumont~~ et qu'en ce moment même si Maman
 avait voulu et n'avait pas préféré pour nous l'air de la mer, nous
 aurions été à Clermont où Son Altesse nous avait invité. Ah ! si
 cela avait pu être écrit sur ma figure, si on avait pu le leur faire
 dire, si le Duc avait pu venir passer deux jours ici et me présenter.
 En réalité si le Duc de Clermont était venu ici elles l'auraient pris
 pour un vieux bourgeois fort mal habillé et d'une politesse où elles auraient
 vu une preuve de rotture et elles l'auraient regardé de haut en bas. Car elles
 ne le connaissaient pas, étant d'un monde qui se croyait fort brillant, mais ne
 l'était aucunement. Et je ne vois pas que le Duc de Clermont même en
 descendant jusqu'à ses plus humbles connaissances aurait pu trouver à me mettre en
 relation avec elles. Leurs pères étaient des industriels enrichis, ou de petits
 nobles de provinces, ou des industriels récemment ennoblis. M^r T connaissait
 du voisinage les pères de plusieurs qui pour lui étaient des gens plutôt brillants,
 et quoique en somme du même p^t de départ que lui menant une vie
 plus brillante. ~~Il leur disait :~~ Deux fois je le vis causer amicalement
 avec des messieurs que j'avais vu avec les petites filles et qui n'étaient
 autres que leurs parents. Quand je l'appris j'en eus la fièvre, je pourrais
 ainsi sinon les connaître au moins être vu par elles dans la société de
 quelqu'un qui les connaissait (je ne savais pas encore qu'il se répandait
 sur leur grossièreté). Tout d'un coup je me sentis pour T la plus vive
 amitié, je lui fis mille caresses, et avec la permission de Maman qui
 n'en sut pas la raison, lui achetai une superbe pipe que son avarice lui
 avait empêché d'acheter. Et le jour où je les aperçus sur la plage,
^{Avant} Au moment d'arriver chez lui je recourus à la maison me donner un coup de peigne, une
 cravate rose à mon frère aîné, un peu de poudre de riz à Maman sur un petit bouton
 je ne fis qu'un bond chez T. Monsieur T je vous en prie venez faire un petit
^{que je croyais avoir sur la joue et l'ombrelle de Maman parce qu'elle avait son manche en jade}
^{et me paraissait un signe d'opulence.}
 tour de plage. Mais pourquoi mon ami. Je ne sais pas, je vous aime
 tant cela me ferait plaisir. Hé bien si tu veux, attends il faut que
^{Il rit de mon ombrelle, voulait que je la laisse chez lui, sauvagement je la lui repris, disant que}
^{Maman m'avait forcé à la prendre contre le soleil. Je devenais menteur × et}
 je finisse une lettre. Oh ! si vous ne finissiez pas la lettre.
 Je me disais elles vont être parties, je le pressais, j'avais la fièvre,
^{× et impitoyable pour la défense de}
^{mon désir.}

tout d'un coup de sa fenêtre j'aperçus les ^{six} ~~cinq~~ petites filles (justement
 ce jour là elles étaient au grand complet ç'aurait été merveilleux)
 qui ~~semblaient~~ prenaient leurs affaires, sifflaient leurs chiens, se disposaient
 à partir. Je le suppliai, il ne comprenait pas mon insistance, nous
 descendîmes, la plage était déserte, ~~les~~ j'avais les larmes aux yeux,
~~j'aurais déchiré mon inutile cravate~~ je sentais cruellement sur moi la beauté
 inutile de la cravate rose, du coup de peigne, du doigt de poudre et de l'
 ombrelle. Je ne voulais plus rester sur la plage. Je l'accompagnai à la poste
 où il avait une lettre à mettre quand en rentrant de la poste nous nous trouvâmes tout
 d'un coup en face les six jeunes filles qui avaient arrêté break et chevaux pour faire
 une emplette. ~~Ma-~~ Je pris vivement M. T par le bras pour qu'elles vissent
 bien que j'étais avec lui et commençai à lui parler avec animation pour nous
 faire remarquer pour qu'elles nous vissent bien, et pour être sûr de ne pas leur
 avoir échappé je proposai à M^r T de venir acheter quelque chose dans la boutique
 cependant je déboutonnais mon pardessus pour qu'on vît bien ~~et~~ ^{que} ma cravate rose,
 je relevais mon chapeau en arrière pour la mèche frisée apparût, je
 regardais furtivement dans une glace si le bouton n'avait pas réapparu sous
 la poudre enlevée, et je prenais l'ombrelle par le bout pour pouvoir exhiber
 dans toute sa splendeur le manche de jade que je faisais tourbillonner
 en l'air. Littéralement suspendu au bras de M. T, l'accablant des
 marques de mon intimité qui ~~paraissa~~ je causais avec lui avec une
 surprenante animation. Puis tout d'un coup à un moment où je vis qu'
 elles nous regardaient toutes et où je dois le dire l'ombrelle ne paraissait
 pas produire exactement l'effet que j'avais souhaité, prenant un
 prétexte absurde, j pour bien leur prouver que j'étais très lié avec q.^{un}
 qui connaissait leurs parents, je me jetai au cou de M. T et l'
 embrassai. Un léger rire sembla bruire dans la foule juvénile, je me retournai
 et les regardai avec l'air d'étonnement et de supériorité de quelqu'un qui
 les apercevrait pour la 1^{re} fois et semblait prendre connaissance de ce peuple.
 À ce moment M. T ^{salua} ~~dit bonjour~~ au père de l'une d'elles qui venait les chercher.
 Mais tandis que le Père répondait très poliment au coup de chapeau, ~~le~~ ses filles
~~que M. T avait salué aussi~~ le regardèrent M. T d'un air impoli que M. T ~~m~~^m avait salué en même temps,
 au lieu de lui répondre le regardèrent d'un air impoli et se retournèrent vers leurs
 amies en souriant. En réalité leur père considérait M. T comme un brave
 homme qui n'était pas de ce qu'il appelait depuis q q années son monde. Et les filles qui

se considéraient comme appartenant de t^{te} éternité au « monde » où était entré leur père, et qui croyaient ce monde, celui de l'ancien notaire T, du g^d marchand de biscuits, du fabricant de monts artificiels, du vicomte de la Vauclles etc comme le monde le plus élégant de l'univers, du moins tout de suite après celui divin comme un infini miroitant à l'horizon d'où venait la M^{ise} de C qu'elles apercevaient en visite chez la V^{tesse} de Vauclles et aux courses et qui une fois leur avait dit « Bonjour Mesdemoiselles » considéraient M. T avec son chapeau de paille à larges bords, et son habitude de prendre le tramway, et son absence de cravates claires, de chevaux et de kniker boker comme un homme du peuple ~~et~~ aux saluts de qui elles n'avaient pas à répondre. « Quelles petites mal élevées » s'écria T. ~~Sans~~ Elles ne savent pas que sans moi leur père n'aurait ni son château, ni même fait son mariage. Il défendait toujours le père qu'il considérait comme un bon garçon. Mais tout de même le père, peut-être moins ridicule que sa femme et ses filles, était content de mettre ces kniker-bocker que T trouvait comiques et de se promener sur la plage avec le Vicomte de la Vauclles. Seulement même alors il saluait très poliment M. T. Je sentais bien obscurément que l'effet produit était faible, mais par une sorte de ^{sagesse} fatalisme qui ne m'abandonne jamais et qui sous une forme différente en chacun d'eux et plus haute était chez mon père et ma mère, je ne pouvais me plaindre. J'avais l'avantage de connaître un ami de leur père, je souhaitais qu'elles me vissent avec lui, elles m'avaient vu. Elles savaient, enfoncé dans leur attention et leur mémoire par les traits du ridicule ce que je voulais qu'elles sussent. ~~E~~ Je n'avais pas à me plaindre. Si cela ne leur faisait pas d'effet cela c'était autre chose. ~~E~~ Elles savaient ce qu'elles devaient savoir et c'^{était} ~~ela~~ me semblait une sorte de justice. ~~Maintenant~~ L'avantage que j'avais elles le connaissaient. C'était justice. Si elles l'avaient trouvé mince, ou inverse, c'est que l'avantage qui était en moi ~~e~~ n'en était pas un. Donc je n'avais rien à regretter. Je m'étais donné le plus de beau coup ^{pour elles} de peigne que je pusse me donner et elles l'avaient vu, elles avaient vu l'ombrelle de jade, qui ~~leur~~ pouvait leur donner de notre opulence une idée même exagérée, car Maman la portait pour faire plaisir à sa mère qui la

lui avait donnée mais la trouvait beaucoup trop belle pour elle, ~~pour~~
beaucoup trop luxueuse pour notre situation. Je n'avais donc
pas à me plaindre. La poudre n'avait pas quitté le bouton, la cravate
rose était restée en haut jusqu'au bouton du col, dans une glace, je m'apercevais
charmant, l'expérience s'était donc produite dans les conditions les plus
favorables. Je revenais déçu et content pourtant, ~~seu~~ moins perdu dans
l'immensité de l'inconnu que jusque là, me disant qu'elles me
reconnaîtraient du moins, que j'avais une identité à leurs yeux, le
petit à l'ombrelle, même si l'amitié du gros entrepreneur ne
m'avait pas consacré à leurs yeux. Nous revenions par une de ces rues
^{sous le feuillage desquels sourient au soleil la devanture}
ombragées de platanes ~~qui portent le nom d'avenues~~ ^{et} ~~qui vont à la~~
~~campagne et où l'on s'étonne de voir entre les arbres et se dirigeant~~
du pâtissier, du marchand de coquillages, du tir à la cible, du manège,
de la salle de gymnastique, et où l'on s'étonne de voir entre
les arbres, partant de la mer, allant vers la campagne, passer
un tramway quand nous croisâmes le V^{te} de C qui lui habitait
pour quelques semaines C et ~~+~~ rentrait avec ses filles, deux de la
fameuse bande, les deux plus jolies peut-être, et dont l'une était
la fameuse rousse. Il s'arrêta un instant à nous parler, mon cœur
battait tellement fort que je ne pouvais ressentir ce plaisir que je n'avais
pas eu le temps d'imaginer et qui était à côté de moi. ~~M. T me pré~~
Le V^{te} de ~~demanda à faire la route avec nous, M. T me présenta à~~
lui. Il me présenta à sa fille. ~~Elle me te~~ À mon extrême surprise car
les petites filles de mon monde n'avaient pas ses façons, elle me tendit la
main en souriant et posant sur moi un regard sympathique ^{aussi} me dit :
« ~~Je suis conte~~ Je vous vois quelquefois à C. je suis contente de vous connaître ». ~~Je~~
J'étais pourtant bien sûr qu'elle avait ri et avait eu l'air
impoli tout à l'heure. Nous nous quittâmes et le lendemain ~~ay~~ ayant
dû m'~~e~~ ~~arr~~ ranger ~~avec Mama~~ sur une route à cause d'un auto qui
passait, je n'avais pas eu le temps de reconnaître toute la bande empilée
dans l'auto que la rousse m'avait fait en souriant comme si nous étions
deux vieux amis un petit bonjour de la main auquel je n'eus pas le
temps de répondre.

[Noms nobles]

aujourd'hui
 C'est encore un des grands charmes des ~~la noblesse~~ a familles nobles qu'elles
~~son~~ qu'elles semblent situées dans un coin de terre particulier, ~~qu'elles~~ que leur
 nom qui est toujours un nom de lieu, ~~et~~ que leur nom de leur château (et c'
 est encore quelquefois le même) donne tout de suite à l'imagination l'
 impression de la résidence et le désir du voyage. Chaque nom contient son ^{noble} dans l'espace de ^{coloré} ses syllabes
 un ^{après} où ^{mène} un chemin difficile ^{conduit} l'arrivée est douce par une gaie soirée d'hiver
 château d'accès difficile, qui ~~tente comme un nom lu dans un indicateur de chemin~~
~~de fer, le charme de ses soirées d'hiver,~~ la poésie de son étang, ~~de~~ et de
 son église où à qui à son tour répète ~~dix~~ fois le nom, avec ses armes,
 sur ses pierres tombales, au pied des statues peintes des ancêtres, dans la rose
 des vitraux héraldiques. Si le pays donne en quelque sorte un contenu de
 poésie, une localisation où se tourne le désir, au nom, le nom indi-
 vidualise le pays, ^{vers} ^{par là le rend poétique.} et ce qui f Tout Car dès qu'artificiellement Il n'y
 a pas de poésie dans Les bois, les étangs, les chemins finissent par perdre
 pour nous toute poésie, parce que nous Nous passons notre vie a [Depuis notre
 enfance nous ne faisons que faire fuir la poésie loin de nous en transvasant
 dans l'intelligence les intuitions du sentiment, en brisant les noms pour y
 trouver le contenu des mots.]. Vous me direz que cette famille ^{qui réside} q dont le
 depuis deux siècles dans
 château près de Bayeux me ^{fait} l'impression d'être battu pendant les après midis
 d'hiver par les derniers flocons d'écume, prisonnier dans le brouillard, intérieurement
 vêtu de tapisserie et de dentelle, que son nom est en réalité provençal. Cela
 ne l'empêche pas de m'évoquer la Normandie, comme beaucoup d'arbres, et venus
 des Indes ou du Cap, loin de nous de se sont si bien acclimatés à nos provinces
 que rien ne nous donne une impression moins exotique et plus française que leur
 feuillage et leurs fleurs. Si le nom de cette famille ^{italienne} provençale se dresse orgueilleuse-
 ment ^{audessus d'} ^{profonde} devant une magnifique prairie normande, et regarde les tours, si de loin
 depuis trois siècles ^{vallée normande}
 l'on aperçoit quand le terrain s'abaisse on aperçoit la façade et de
 brique et de verre/pierre du château sur le même plan que les cloches de
 schiste rouge grisâtre
 pourpre de S^t Pierre sur Dives, il est est normand comme les pommiers
 qui et qui ne sont venus du Cap qu'au . Si le nom de
 provençale a depuis deux siècles son hôtel au coin de la grand place
 à Falaise sur la grand place, si les invités

venus faire leur partie le soir les quittant après dix heures risqueraient d'éveiller les bourgeois
 de Falaise et qu'on entendît leur ~~n~~ pas se répercuter indéfiniment dans la nuit jusqu'à l'a
 place du donjon, comme dans le ~~vo~~ ^{roman} une ~~nouvelle~~ de Barbey d'Aureville, si le
 toit de leur hôtel s'aperçoit entre deux flèches d'églises où il est ~~comme~~ encastré comme
~~une pierre~~ ^{sur une plage normande} un galet entre deux coquillages ajourés, entre les tourelles ~~précie~~ rosâtres et
 nervurées de deux Bernard l'hermite, si les invités arrivés plus tôt avant
 dîner peuvent en ~~se promenant longuement dans le jardin~~ descendant du salon plein
 de ~~collections~~ ^{pièces} chinoises précieuses acquises à l'époque des grands commerces des ~~la~~ marins
 normands avec l'extrême orient, peuvent se promener avec ~~des~~/les membres des
 différentes familles nobles ~~du~~ qui résident de Coutances à Caen et de
 Thury Harcourt à Falaise dans le jardin qui descend en pente bordé par les fortifica[-]
 tions de la ville jusqu'à la ~~petite~~ ^{##} rivière rapide où en attendant le dîner
 on peut pêcher dans la propriété comme dans une ~~roman~~ ^{nouvelle} de Balzac, qu'importe
 que cette famille soit venue ~~s'e~~ de Provence s'établir ici et que son nom
 soit provençal. Il est devenu normand comme ces beaux hortensias roses qu'on
 aperçoit d'Honfleur à ~~Pont~~ Valognes et de Pont Lévêque à S^t Vaast
 comme un fard rapporté mais ~~qui~~ qui caractérise maintenant la campagne
 qu'il [em]bellit et qui ~~sourient~~ mettent ~~avec un el*~~ dans un manoir normand
 la couleur délicieuse, ~~et déjà longuement acclimatée d'une fraîche~~ ^{fraîche} faïence
 chinoise, ~~apportée de Peking mais par Jacques Cartier. D'autres un château~~ ^{ancienne et}
 perdu dans les bois et la route est longue pour arriver jusqu'à eux. ~~Et aujourd'~~
~~hui c'est le son de la trompe de l'automobile qui sonore et harmonisé aux~~ ^y
 feuillages ~~qu'il sous lesquels il passe, à l'atmosphère humide, saturée des~~
~~roses du parc qu'il traverse~~ ^{n'} Au moyen âge on entendait autour de lui que
 le son du cor. ~~Aujourd'hui le son de la trompe~~ ^{et l'aboî des chiens} quand un voyageur vient le soir leur
 rendre visite c'est le son de la trompe de l'automobile qui a remplacé l'un et l'autre
 et qui harmonisé comme le premier à l'atmosphère ~~humide~~ ^{humide} qu'il traverse sous les
 feuillages, puis saturée de l'odeur des roses dans le parterre d'honneur, et ~~comme~~
 émouvant presque humain comme le second avertit par ses appels répétés la châtelaine
 qui se met à la fenêtre qu'elle ne sera pas seule ~~se~~/ce ~~jouer~~ ^{puis} soir à dîner et à jouer
 en face du Comte. Sans doute quand on me dit le nom d'un ~~sublime château~~ ^{sublime château gothique}
~~du Morbihan~~ ^{gentilhomme} près de ~~Quimperlé où j~~ ^{sublime château gothique} Ploërmel, que je pense aux longues galeries du
 cloître, et aux abbés ~~qui d sont encore là sous les pierres où il~~ où on marche

parmi les genêts et les roses sur les tombes des abbés qui vivaient là sous ces galeries
 avec la vue de ce vallon dès le ~~X~~ VIII^e siècle, quand Charlemagne n'existait
 pas encore, quand ne s'élevaient pas les tours de Cathédrale de Chartres ni ~~la~~ d'abbaye
 sur la colline de Vézelay, audessus du Cousin profond et poissonneux, sans doute
 si dans ces moments où le langage de la poésie est trop précis encore, trop chargé
 de mots et par conséquent d'images connues, pour ne pas troubler ce courant
 mystérieux que le Nom cette chose antérieure à la connaissance, fait courir,
 semblable à rien que nous ne connaissions comme parfois dans nos rêves, sans doute
 après avoir sonné au perron et avoir vu apparaître ~~deux domestiques~~ ^{des/ont} ~~et~~
~~qu'un~~ ^{quelques domestiques} ~~et~~ ^{en} l'essor mélancolique ~~Poet~~, le nez longuement recourbé,
 le cri rauque et rare fait penser que ~~e~~/s'est incarné en lui un des cygnes
 de l'étang, quand on l'a desséché, l'autre dans la figure terreuse et
 l'œil vertigineusement apeuré de qui fait supposer une taupe adroite et forcée,
 nous trouverons ~~un porte~~ dans le grand vestibule les mêmes porte manteaux, les mêmes
 manteaux que partout, et dans le même salon la même Revue de Paris et
 Comeœdia. Et même si tout y sentait encore le XIII^e siècle, les hôtes
 même intelligents, surtout intelligents diraient des choses intelligentes
 de ce temps-ci. (Peut-être les faudrait-il pas intelligents, ne ~~parlant que~~
~~de choses du lieu, ne disant que~~ ^{que et que leur conversation} n'ait trait qu'à des choses du lieu ~~pour être~~
~~évo~~ comme ces descriptions qui ne sont évocatrices que s'il y a des images
 précises et pas d'abstractions). ~~Et~~ Il en est de même pour les noblesses étrangères.
 Il y a de ces beaux noms si particulièrement allemands ^{Le nom tel} ~~Tel~~ de/ces seigneurs médiatisés
 allemands ~~et~~ est traversé comme d'un souffle de poésie fantastique au sein d'une odeur
 de renfermé et ~~et~~ la répétition bourgeoise des premières syllabes fait penser à des bonbons colorés
 mangés dans une petite épicerie/allemande ^{d'une vieille place/} tandis que la ~~dernière~~ ^{sonorité mystique} versicolore de la dernière
 syllabe s'assombrit le vieux vitrail d'Aldgrever dans la vieille église gothique qui
 est en face. Et tel autre est le nom d'un ruisseau né dans la Forêt Noire au pied de
 l'Antique Wartbourg et traverse tous/tes les vallées hantées des gnomes, et est dominée
 de tous les châteaux où régnèrent les vieux seigneurs, puis où rêva Luther, et tout cela
 est dans les possessions du seigneur et habite son nom. Mais j'ai dîné hier avec lui, ~~et il~~
~~est comme tel~~ sa figure est d'aujourd'hui, ses vêtements sont d'aujourd'hui, ses paroles
 et ses pensées sont d'aujourd'hui. Et par élévation d'esprit, si on parle de
 noblesse ou de la Wartbourg il dit : « Oh ! aujourd'hui il n'y a plus de princes ! »
 et ouverture

Assurément il n'y en eut jamais. Mais dans le seul sens, imaginaire où il peut y en avoir, il n'y en a qu'aujourd'hui qu'un long passé a rempli les noms de rêves.

~~Dans la propriété de~~ (Clermont Tonnerre Latour et P^{ces} des dunes de C^t T^{rrcs})

Le château, dont le nom est dans Shakespeare et dans Walter Scott, de cette*

« duchess » est du XIII^e siècle en Écosse. Dans ses terres est l'admirable abbaye que Turner a peinte tant de fois et ce sont ses ancêtres dont les tombeaux sont rangés dans la cathédrale détruite où paissent les bœufs, parmi les arceaux ruinés

et les ronces en fleurs et qui nous impressionne plus encore de penser que c'est une cathédrale parceque nous sommes obligés d'en imposer l'idée immanente à des

choses qui en seraient d'autres sans cela et d'appeler ~~p~~ la nef cette

prairie, et le chœur ce bosquet. ~~Et c'est encore dans les terres de la duchess~~

Cette cathédrale fut bâtie pour ses ancêtres et lui appartient encore, et c'est

sur ses terres, ce torrent divin, tout fraîcheur et mystère sous deux hêtres
dans un grand morceau de ciel bleu, entouré de deu[x] nuages

avec l'infini d'une plaine et le soleil baissant et la ville tout entiè[re]
marquant comme un cadran solaire à l'inclinaison de la lumière qui les touche l'heure heureuse d'une après midi avancée

étagée au loin et le pêcheur à la ligne si heureux que nous connaissons par

Turner et que nous parcourerions toute la terre pour trouver, pour

savoir que la beauté, le charme de la nature, le bonheur de la vie,

l'insigne beauté du lieu et de l'heure existent, sans penser que Turner

– et après lui Stevenson – n'ont fait que nous faire apparaître particulier

et désirable en soi, tel lieu choisi tout aussi bien que n'importe quel autre

où leur cerveau a su mettre la sa beauté désirable et sa particularité.

Mais la duchesse m'a invité à ~~ee~~ dîner ~~po~~ avec Marcel Prévost et

Melba viendra chanter, et je ne traverserai pas le détroit.

Mais m'invite-t-elle au milieu de seigneurs du moyen âge ~~et qui ne~~ que ma

déception serait la même, car il ne peut pas y avoir identité entre la poésie incon-

nue qu'il y a dans un nom c'est à dire une urne d'inconnaissable et les

choses ~~de~~ que l'expérience nous montre et qui correspondent à des mots aux choses

connues. On peut de la déception inévitable de ~~la~~ rencontre avec des choses dont nous
notre

connaissions les noms, par exemple avec le porteur d'un grand nom territorial et

historique, ou mieux de tout voyage, conclure que ce charme imaginaire ne

correspondant pas à la réalité est une poésie de convention. Mais outre que je ne

le crois pas et je compte établir un jour tout le contraire, du simple point de vue du

réalisme, ce réalisme psychologique, cette exacte description de nos rêves vaudrait

bien l'autre réalisme, puisqu'il a pour objet une réalité qui est bien plus vivace que l'autre qui tend perpétuellement à se reformer chez nous, qui désertant les pays que nous avons visités s'étend encore sur tous les autres, et recouvre de nouveau ceux que nous ~~connais~~ avons connus dès qu'ils sont un peu oubliés et qu'ils sont redevenus pour nous des noms, puisque elle nous hante même en rêve et y donne alors aux pays, aux églises de notre enfance, aux châteaux de nos rêves l'apparence ~~à~~/de même nature que les noms, l'apparence faite d'imagination et désir que nous ne retrouvons plus réveillés, ou alors au moment où ~~à~~ l'apercevant, nous nous nous endormons ; puisqu'elle nous cause infiniment plus de plaisir que l'autre qui nous ennue et nous déçoit, et est un principe d'action et met toujours en mouvement le voyageur, cet amoureux toujours déçu et toujours reparti de plus belle ; puisque ce sont seulement les pages qui arrivent à nous en donner l'impression qui nous donnent l'impression du génie.

Non seulement les nobles ont un nom qui nous fait rêver, mais au moins pour un grand nombre de familles, ~~nous savons le nom~~ les noms des parents, des grands parents ainsi de suite sont aussi de ces beaux noms, de sorte qu'aucune matière non poétique n'~~est prise~~ vient s'intercepter dans cette greffe ^{colorés et pourtant} constante de noms transparents (parcequ'aucune matière vile n'y adhère) qui ~~font~~ nous permettent de remonter ~~ee~~ longtemps ~~comme~~ de bourgeon à bourgeon ^{de vitra} comme sur l'arbre de Jessé d'un vitrail. Les personnes prennent dans notre pensée de cette pureté de leurs noms qui sont tout imaginatifs. ~~Son père était d'Harcourt, sa grand~~ ^{un œillet rose} ~~mère Choiseul, son~~ À gauche ^{une rose} une rose, puis l'arbre monte encore, à droite ^{une anémone} une anémone ^{bleue, une nigelle} bleue, puis l'arbre monte encore, à ~~droite~~ gauche un lys, la tige continue, à droite une ^{de Damas} nigelle bleue, ~~sa mère était d'Harcourt elle née d'Harcourt, son père avait~~ ^{sa mère était née} épousé une d'Harcourt dont la mère était Choiseul ^{gr} ~~mar sa mère était d'~~ ^{grand mère mater-} Harcourt, son grand père ^{la mère de} ~~mat~~ son père avait épousé une d'Harcourt, la mère de son père de son père était Montmorency, dont le père avait épousé une Choiseul./, ^{Montmorency nigelle ble rose France} Parfois une rose puis une Charost, œillet rose. Par moments ~~dans~~ un nom tout local et ancien, comme une fleur rare qu'on ne voit plus que dans les tableaux de Van Huysum ^{nous} ~~et qui~~ semble plus sombre parce que nous y avons moins souvent regardé. Mais bientôt nous avons l'amusement de voir qu'~~à côté~~ ^{des deux côtés}

du vitrail où fleurit cette tige de Jessé d'autres verrières commencent qui racontent la vie des personnages qui n'étaient d'abord que nigelle et lys. Mais comme ces histoires sont antiques et peintes aussi verre le tout s'harmonise à merveille.

~~Mont Sa mère était née Catherine de~~ Prince de Wurtemberg, sa mère était née Marie de France, ~~sa mère~~ dont la mère était née des deux Siciles. ~~Comment mais alors...~~ Marie de Fran Mais alors sa mère ce serait la fille de Louis Philippe et de Marie Amélie qui épousa le duc de Wurtemberg, et alors nous apercevons dans notre souvenir le petit vitrail, la princesse ^{à droite} si indépendante, furieuse de ne pas être mariée qui et d'être dédaignée par le ^{C^{te}} Prince de Syracuse, et si heureuse d'épouser le ~~p/~~ beau prince de Wurtemberg qu'elle ne dit pas adieu en robe de jardin aux fêtes du mariage de son frère le Duc d'Orléans pour témoigner de sa mauvaise humeur ~~n'a~~ d'avoir vue repoussée/s ses ambassadeurs, qui étaient venus demander pour elle la main du P^{ce} de Syracuse. Puis ~~si heureuse de~~ voici ~~un petit vieillard~~ un beau jeune homme le Duc de Wurtemberg qui vient demander sa main et elle est si heureuse de partir avec lui qu'elle ^{em}embrasse en souriant sur le seuil ses parents en larmes, ce que jugent sévèrement les domestiques dans le fond, bientôt elle rev[en]t malade, accouche d'un enfant (précisément ce duc de Wurtemberg, souci jaune, qui nous a fait le long de son arbre de Jessé monter à sa mère rose blanche d'où nous avons sauté au vitrail de gauche) sans avoir vu ~~son~~ le unique château de son époux Fantaisie, dont le nom l seul l'avait décidé à l'épouser. Et aussitôt sans attendre les quatrefeuilles du bas de la verrière qui nous représentent la pauvre Princesse mourante en Italie ~~et~~, son frère Nemours accourant auprès d'elle, tandis que la Reine de France fait préparer une flotte pour aller auprès de sa fille, nous regardons ce château Fantaisie où elle n'alla moins loger sa vie désordonnée, et dans la verrière suivante nous apercevons, car les lieux ont leur histoire comme les races, dans ce même Fantaisie, un autre prince, fantaisiste lui aussi, qui devait aussi mourir jeune, et après d'aussi étranges amours, Louis II de Bavière ; et en effet audessous du 1^{er} vitrail nous avons ~~vu~~ lu sans y prendre garde ces mots de la Reine de France : « un château près Bareut ». Et nous pensons encore à d'autres vies fantaisistes et tristes et presque royales aussi qui sont allées finir à Fantaisie « ~~en un~~ château près Bareut ». Mais ~~nous~~ ~~revenons~~ a il faut reprendre l'arbre de Jessé P^{ce} de Wurtemberg souci jaune, fils de Louise de France nigelle bleue. Comment il vit encore son fils qu'elle ~~ne~~ connut ~~p~~ à peine et « ~~dès~~ quand ayant demandé à son frère comment elle allait il lui dit pas très mal, mais les médecins sont inquiets. Elle répondit Nemours je te comprends et depuis fut tendre pour tous mais ne demanda plus à voir son enfant, de peur de se trahir par ses larmes. ». ~~Il vit~~ Comment il vit encore cet enfant, il vit ~~le~~ prince royal, au Wurtemberg. Peut'être il lui ressemble, peut'être a hérité d'elle

un peu de ses goûts de peinture, de rêve, de fantaisie, qu'elle croyait loger si bien dans son château Fantaisie. Comme sa figure sur le petit vitrail reçoit un sens nouveau de ce que nous le savons fils de Louise de France. Car ces beaux noms nobles ou sont obscurs comme ^{historiques et} une forêt, où toujours la lumière projetée des yeux bien connus de nous de la mère, éclaire ^{sans histoire} toute la figure du fils. Le visage d'un fils qui vit, ostensor où mettait toute sa foi une sublime mère morte, est comme une pronafation de ~~s~~ ce souvenir sacré. Car il est ce visage à qui ces yeux suppliants ont adressé un adieu qu'il ne devrait pas pouvoir oublier une seconde. Car c'est avec la ligne si belle du nez de sa mère que son nez est fait, car c'est le sourire de sa mère qu'il excite les filles à la ~~dé~~/bauche, car c'est avec ^{avec} le mouvement de sourcil ~~de~~ sa mère pour le plus tendrement regarder, qu'il ment, car c'est ^{que} cette expression calme que sa mère avait pour parler de tout ce qui lui était indifférent, c'est à dire de tout ce qui n'était pas lui, il l'a, lui, maintenant pour parler d'elle, pour dire, indifféremment, « ma pauvre Mère ». À côté de ces vitraux se jouent des vitraux secondaires où nous ~~voyons~~ ^{surprenons} un nom obscure alors, nom du ~~m~~ capitaine des gardes qui sauve le prince, du patron du vaisseau qui le met à la mer pour faire échapper la Princesse, et qui est ~~connu~~ ^{nom noble mais obscur} devenu connu depuis, né ~~entre~~ dans la fente des circonstances tragiques comme une fleur entre deux pavés, et qui porte à jamais en lui le reflet du dévouement qui l'illustra et qui l'hypnotise encore. Je les trouve plus touchants encore ces noms nobles, je voudrais plus encore pénétrer dans l'âme des fils qui n'est éclairée qu'à la seule lumière de ce souvenir et qui a de toutes choses la vision ~~obscur~~ ^{absurde} et déformée que donne aux choses cette lueur tragique. Je me souviens d'avoir ri de cet homme grisonnant, ~~lisant~~ défendant à ses enfants de parler à un juif, faisant ses prières à table, si correct, si avaricieux, si ridicule, si ennemi du peuple. Et son nom maintenant l'éclaire pour moi quand je le revois, nom de son père qui fit échapper la Duchesse de Berri sur un bateau, âme ^{à qui} ~~que~~ cette lueur ^{de la vie enflammée} que nous voyons ~~sur~~ ^{ou} au moment où la duchesse appuyée sur lui va mettre à la voile, est restée la seule lumière. Âme de naufrage, ~~de révolution~~ de torches allumées, de fidélité sans raisonnement, âme de vitrail. Peut-être sous ces noms là trouverais-je quelque chose de si différent de moi, qu'en vérité cela serait presque de même matière que'un Nom. Mais ~~voilà que~~ que la nature se joue de tous, voici que je fais connaissance d'un jeune homme infiniment intelligent et plutôt comme un grand homme de demain que d'aujourd'hui, ayant non seulement atteint et compris mais dépassé et renouvelé le socialisme, le nitchéisme etc. Et j'apprends que c'est le fils de l'homme que dans l'a ~~he~~ salle à manger de l'hôtel, si simple dans ses ornements anglais qu'elle semblait comme la chambre du Rêve de S^e Ursule, ou la chambre où la Reine reçoit les ambassadeurs qui la supplient de fuir dans le vitrail avant qu'elle parte sur la mer dont le reflet tragique éclairait pour moi sa silhouette comme sans doute de l'intérieur de sa pensée il lui éclairait le monde.

Le nom des Belleuse est si clair que je le vois ~~plus~~ ^{plu moins} plus à travers une vitrine que sur un vitrail. Une vitrine avec de ravissantes étagères ~~c'est ainsi~~ où étaient de précieux souvenirs de la famille royale, ainsi j'imaginai l'hôtel qu'habitaient les Belleuse ; et j'imaginai qu'à y pénétrer rien ne devait en effet ~~y être comme chez~~ comme ils ne recevaient je le savais que d'autres gens ~~faits aux~~ ~~noms et au~~ en verre, des gens qui ne sont que des noms, et personne, personne d'autre, je sentais que rien ne devait être chez eux ~~pareil~~ qui fût chez d'autres, pas une portière, même pas un mur, une vitrine, avec des étagères, et de précieux/ses personnes, en porcelaine de saxe animée, dont par extraordina[ire] ^{rêve} il faut le dire ne dégénéraient nullement ses filles, vraiment en porcelaine de saxe rose, avec des yeux bleus, fiers et comme peints, et d'adorables cheveux ^{dures} roux. Sachant qu'ils n'avaient aucune vulgarité, ne ~~connaissaient~~ recevaient que d'autres noms immatériels, j'avais expulsé de l'idée de leur demeure ~~c'est à d~~ toute muraille, tout ce qui était comme ailleurs et il était resté ... du verre. Au reste leur maison s/cela voulait dire surtout leur intimité, l'endroit où on ne pénétrait pas, comme l'église qu'on prenait plutôt au sens mystique que de la demeure même. L'église universelle.

[Venise]

Pendant que je lisais

ces pages

de Venise, le soleil entra dans ma chambre en baignant la moitié.

Et bientôt je quittais le lit, marchais sur le soleil étendu dans ma chambre, descendais les escaliers de marbre que les portes ~~mal~~ où les portes mal fermées laissaient passer par les courants d'air la fraîche brise marine de ces chaudes journées et arrivés devant le bleu canal, ~~de~~ sur lequel le regard ~~se de~~ s'appuyait, se reposait ^{grand} se ravissait, s'enchantait, comme une joue ~~fatiguée~~ encore ammolliée du sommeil récent, se repose ~~et~~, s'appuie s'enchantant sur un oreiller moelleux on ~~descendait une marche de~~ arrivait à la porte à trois marches de l'hôtel dont les deux premières étaient tour à tour cachées par l'eau ou ruisselantes, car ailleurs on habite au bord de la mer, mais ici on habite dans la mer. ~~Où plutôt ne faut-il pas dire la mer car ce n'est pas la mer~~ Les palais sont magnifiques et les gondoles sont en foule comme des voitures le dimanche sur la grand place de la ville en fête. Sautiez dans la gondole et disons : Palais des Doges, San Marco, où vos amis vous attendent déjà avec les livres. Car depuis votre enfance, par les beaux jours ensoleillés [vo]us connaissez le charme de dire j'irai vous rejoindre, quand le jour est [], le rendez-vous sûr, et le chemin à faire seul pour retrouver les [] partis d'avance regorgeant de la plénitude de bonheur d'un beau jour, [] qu'à ~~la campagne~~ il faille suivre la rivière où on entend sauter ^{les} les poissons [] affluer autour d'une mie de pain les têtards où les boutons d'or se pressent dans les pl/rés environnant avec les marguerites et qu'il y ait à faire crier le petit pont en passant dessus et à marcher dans l'odeur des aubépines qui quand on veut en porter la fleur à son nez ne sent plus rien, soit que ~~glissant en gondole, appuyant~~ sans avoir à passer devant la porte du pâtissier ou sentir son pas frapper on aille ~~en gondole dans un trajet~~. Ici vous ne passerez pas devant le pâtissier, vous ne traverserez pas ^{la rue} vous laissez la pour aller à l'ombre. Mais le gondolier en vous menant vers où vous lui avez dit vous ~~nommera~~ en vous les désignant Palazzo Foscari. ~~Ces~~ Là bas s'élevant de l'eau bleue, ^{dira} ^{approchés} ~~a dans la~~ dépasse longés, puis dépassés par la gondole ce sont eux qui ont exalté vos rêves comme l'ont fait Anna Karénine ou Julien Sorel. Mais eux vous n'avez pas pu les connaître. Ceux-ci héros des romans de Ruskin, existaient quelque part, ici où vous êtes venu ~~et~~ dans cette rue sans boutiques sans cabriolets, sans pavés et il faut que vous passiez devant eux le soir pour aller dîner ou ~~p~~ avant dîner pour aller faire une visite

Naturellement toutes ces paroles « la glorieuse architecture privée de Venise » le glorieux palais Foscari avaient un charme que vous ne retrouvez pas ici quand le gondolier vous dit en vous le montrant Palazzo Foscari. Mais un jour le ~~Palazzo~~ Foscari dit par le gondolier, longé par la gondole avant d'aller faire une visite au g^d Hôtel ne sera pas moins poétique l'autre Foscari celui d'avant que vous étiez déçu de ne pas trouver « le chef d'œuvre de cette glorieuse école d'architecture privée de Venise » car ce sont des moments de notre vie qui/e la perception sensible la tyrannie du présent, l'intervention de l'intelligence le réseau de l'activité l'enchaînement des désirs égoïstes, nous empêchent de vivre mais qui redeviennent glorieux au jour de la résurrection.

enfin venu.

~~Les~~ Je descendais les escaliers de marbre dans mes pardessus, au
bras le plaid pour jeter sur ~~son~~ le dos en gondole et les livres
de Ruskin et nous partions comme pour un voyage en mer gagnant le large
^{dans le bleu sous le soleil, aspirant la brise}
du grand canal à coups de rame pour aborder à quelque temple surgi des
eaux où s'amarrait la gondole. D'autres jours ~~nous allions à S^t Marc~~
on allait nous attendre à S^t Marc et je partais par les petites rues qui
avaient l'air d'un couloir intérieur de la cour de l'hôtel tant les maisons
rapprochées des 2 côtés se rejoignaient avaient peu l'air d'être des 2 côtés d'une
rues. Les rues à Venise ce sont les canaux. Et c'est peut-être en quoi Venise
surprend le plus ; c'est qu'ailleurs les canaux si nombreux qu'ils soient sont des canaux qui
traversent la ville. ~~Et les canaux ont~~ À Venise ce ne sont pas des canaux ce sont
des rues ~~en lieu~~ d'eau avec toute la personnalité sociale que le mot rue implique.
Aussi les différentes actions de la ville/e en subissent-elles la transposition que cette
particularité implique. Sortir cela veut dire naviguer. Non pas même se promener devant
l'eau comme sur un quai devant un fleuve, sur une grève ou ~~une terrasse~~ devant
la mer, mais mettre le pied de sa porte même dans la gondole. Là où finit le seuil commence
la rue c'est à dire l'eau et le seuil est perpétuellement éclaboussé lavé recouvert
abandonné à l'heure du reflux et de nouveau recouvert par l'eau montante.

~~Les bouchers portent leur viande en go On ne se promène pas seule~~ La gondole ne
sert pas à la ^{seulement} vie promenade mais à la circulation, à la vie la plus ~~mod~~ active, la
plus pauvre, la plus pressée. ~~Cet apparent objet de luxe est le seul un objet~~
^{Malgré son luxe}
~~Son luxe n'est qu'apparent~~ puisqu'il sert à tout et à tous. Le médecin fait
ses visites en gondoles, la ménagère ses ~~comm~~ emplettes, l'employé ses commissions.
Et avec la lenteur ^{le silence} et la grâce qui semblent réservées à la ^{parasse} volupté des
riches ou au loisir des rêveurs, la gondole porte les bagages ~~pour le~~ ^{heure}
au train, la viande de boucherie à l'hôtel, le criminel qui vient d'être
arrêté au bagne. Il y a ainsi la gondole panier à salade. Et il y a aussi
la gondole corbillard les enterrements se rendant forcément au cimetière
sur l'eau ~~et~~ ; les parents et les amis qui le suivent en pleurant,
le suivent en gondole. Ainsi ^{la ville} la singularité de Venise réside moins dans
~~son aspect que dans sa vie que dans dans~~ c'est plus encore l'idée de ville
^{pittoresque}
qui est singulière en Venise que l'aspect de la ville. ~~Son originalité est~~
^{et} ^{n'}
~~sans app~~ Ceux qui fondèrent Venise ~~ne fur~~ ne furent pas ~~seulement~~
^{seulement}
~~Les fondateurs de Venise~~ Les fondateurs de Venise n'apportèrent pas au monde
une œuvre d'art incomparable. Ils créèrent une nouvelle forme sociale
assez différente de l'idée antérieure

de ville pour pouvoir compter comme une ^{lieu} ~~forme~~ d'agglomération
 et surtout comme une forme de fonctionnement social nouvelle
 L'idée ~~de concevoir la mer comme un lieu non de voyage, de~~
~~traversée, de guerre navale, ou de promenade mais comme~~
~~des rues, et de faire de la barque au lieu d'un instrument de pêche,~~
~~et d'ôter à la mer et à ses canaux le sens éternel~~ ^{engin} immémorial avec lequel
 elle s'imposait à eux et s'impose encore à nous ~~com~~ comme
 un élément intermédiaire ~~qu'on traverse~~ dont la traversée qu'elle
 serve à la pêche, au voyage, à la découverte, à la guerre reste passagère
 et de leur affecter le sens ^{social} ~~social~~ jusqu'à indissolublement attaché aux rues
 de lieu ~~qui~~ où l'on va d'une maison à l'autre, ~~à la messe au marché~~
 chez ses fournisseurs, chez ses amis, ~~au Conseil, à la~~ à la messe, au Conseil, en prison,
 au cimetière est une invention véritablement géniale en ce qu'elle implique une
 force de ~~supprimer~~ s'abstraire de ce qui est et de créer ce qui n'était pas.
 Nous même pour secouer l'idée courante de l'originalité de Venise (cette ville
 t^e sectionnée de canaux) et pour essayer de poser son originalité véritable ne
 sommes nous pas obligés d'essayer de donner à notre esprit un peu de force que
 les Vénitiens nous inculquent du reste en quelque sorte si bien que nous y avons infini-
 ment moins de peine et de mérite qu'eux. Aussi tout le sens et la personnalité
 de la rue étant (combien transposée d'ailleurs par les nécessités de l'élé-
 ment si opposé à la terre où elles s'impriment) les rues de Venise sont en quelque
 sorte décérébrées de ce qui fait la rue et ressemblent à des rues comme
 des morts ressemblent à des hommes. Des fenêtres de l'hôtel vous ne
 pouvez croire que ce n'est pas sur une arrière cour toute petite que vous
 donnez et que ce soit ~~sur une~~ une rue cet amalgame de maisons qui
 ont toutes l'air de dépendre de la vôtre d'en former une seule. Ce qui
 dans la rue est à tous et sépare ainsi comme des étrangers ceux qui
 habitent ~~d'autres maisons~~ ^{es maisons différentes} et sont séparés par la rue qui est impersonnelle
 qui est à tous ~~n'exister ici et en ce q~~ toutes ces fenêtres ont toutes l'air des
^{semble ne pas} horribles communs dépendant de l'hôtel.
 Mon plaid au bras, mes Ruskin à la main j'arrive à S^t Marc
~~Je m'arrête toujours un moment avant d'entrer pour tâcher une autre~~ qui
 me paraît aussi différent d'une église que Venise d'une ville,/. La personnalité
 de l'église ~~et~~ constituée, délimitée, saisissable en hauteur est ~~ici~~ étendue
~~en/à ras de terre peu au p~~ très bas ~~au dessus~~ en longueur largeur
 s'élevant très peu au dessus du sol et le Dieu que nous savons notre

Dieu mais qui apparaît presque comme un pacha ^{bouffon} ~~de~~ d'orient ~~semble~~
 est si peu élevé audessus de nous qu'il nous faut refluer
 les vagues de marbre qui viennent s'écrêter ~~en~~ de chaque côté
 de lui et ~~chercher~~ ^{pe suivre} ailleurs la personnalité de l'édifice,
 contourner toute sa largeur, non plus regarder en haut
 mais à droite et à gauche, ~~suivre~~ départager en quelque
 sorte la hauteur inexistante entre ses longues lignes de
 droite et de gauche et sentir notre idée de l'église
 décapitée et int/définiment étendue se faire de
 clocher façades, se transposer s'incarner en ce monument
 nouveau, festival, bas, étendu. Et dans l'église
 q^d tout au fond nous apercevrons Notre Seigneur l'air
 efféminé, oriental et bizarre, son geste transformé en une
 prétention de gras syriote suspect, nous sentirons combien les signes
 des mêmes dispositions morales changent et combien nous aurions de
 la peine à reconnaître chez des êtres de race autre les équi-
 valents des ~~ver~~ choses que nous appelons distinction, bonté, courage
 simplicité, finesse, tact, noblesse et qui ont dans ceux de notre
 sang leurs signes quelquefois imités, quelquefois trompeurs mais
 esthétiquement certains